



Université  
de Lille

## **Mémoire de recherche**

### **Master mention Science Politique parcours Métiers de la recherche en science politique**

Faculté des sciences juridiques, politiques et sociales | Université de Lille

Année universitaire 2023-2024

# **Décoloniser le savoir à la librairie ?**

## **Enquête auprès de librairies indépendantes à Lille**

Autrice : DESJEUNES Mathilde

Directeur de mémoire :  
SOUANEF Karim

Membres du jury de soutenance :  
VERHAEGHE Sidonie

# Remerciements

Merci à Karim Souanef, mon directeur de mémoire, pour ces précieux conseils, son accompagnement et sa disponibilité tout au long de l'année. Ces échanges toujours enrichissants m'ont beaucoup appris.

Je remercie également Mai pour son engouement lors de notre entretien et de son soutien pour ce mémoire. Merci aux enquêté-es des librairies pour avoir répondu à ma requête et tout particulièrement à Lilya pour s'être montré si chaleureuse et investie dans notre échange.

Merci aux personnes qui m'ont accompagné : Émile, Rania, Apo, Lounès.

Enfin, un grand merci à Romane pour sa présence de A à Z, pour m'avoir relu, conseillé attentivement et de manière toujours pertinente et pour avoir été aussi encourageante et réactive.

# Sommaire

Introduction.....	page 4
<b>Chapitre 1 : La mise en cohérence discursive des libraires entre image de la librairie, mise en avant d'ouvrages décoloniaux et réalité du marché.....</b>	<b>page 14</b>
<b>I- Les engagements des libraires pour promouvoir des contenus décoloniaux</b>	
Une sélection volontariste en faveur d'ouvrages décoloniaux ?.....	page 15
Un travail de mise en cohérence d'image de la librairie .....	page 18
<b>II- Le marché du livre comme obstacle à la décolonisation du savoir ?.....</b>	<b>page 22</b>
La contrainte marchande de rentabilité.....	page 22
La dépendance envers le secteur éditorial .....	page 25
<b>Chapitre 2 : La quête de décolonisation du savoir en pratique</b>	
<b>I- La décolonisation des savoirs dans un espace symbolique.....</b>	<b>page 30</b>
Faire parler les dominé-es par les dominant-es ?.....	page 30
La relative visibilité des questions décoloniales.....	page 34
<b>II- Quel usage du décolonial à la librairie ?.....</b>	<b>page 39</b>
Ce que revêt le label décolonial.....	page 39
Le recours au paradigme post- et décolonial dans les luttes anti-racistes.....	page 43
Conclusion.....	page 46
Sources.....	page 47
Bibliographie.....	page 48
Encadrés.....	page 50
Annexes.....	page 51

# Introduction

*« Je trainais beaucoup à la bibliothèque parce que plus tu lis et plus t'as envie de lire d'autres trucs... et du coup je sais pas comment, je suis tombée sur une anthologie de tout le travail de Frantz Fanon (...). Tu vois c'était vraiment le gros bail de 1000 pages.. et en fait je me suis dit « ouaaa mais qu'est ce que je viens de lire ? ». Et forcément les bas de pages de chaque page, chaque œuvre te ramène à d'autres trucs et en fait tu continues, tu continues, tu continues et à force je suis tombée dedans dans les lectures (...). » « Tous ces bails de... tu vois tous ces bails de « qu'est ce qu'il se passe... il y a un problème ici... pourquoi il y a un problème ici... qu'est ce qui s'est passé avant et tout... » je regardais un peu de loin tu vois. Mais le lien vraiment avec le Vietnam, je crois que je l'ai vraiment cala<sup>1</sup> qu'à partir de Frantz Fanon et compagnie... (...) » (entretien avec Mai, femme cisgenre, racisée, 33 ans, classe populaire, le 18 janvier 2024).*

Cet extrait d'entretien avec Mai, propriétaire du compte « Les lectures de Mai » sur Instagram<sup>2</sup> révèle deux choses. Tout d'abord, il témoigne du rôle des lieux de transmission intellectuelle du savoir sur la politisation et l'empouvoirement des personnes minorisées<sup>3</sup> puisque c'est par la mise à disposition d'ouvrages traitant de questions (post)coloniales que Mai est « tombée dedans », à entendre : dans la prise de conscience des discriminations systémiques et dans le processus de déconstruction des paradigmes dominants eurocentrés. À la lecture de l'œuvre de Frantz Fanon, elle a donné à son vécu et ses expériences de personne minorisée racisée issue de la colonisation française une dimension collective, liée à l'histoire de la domination coloniale européenne. Ensuite, dans un deuxième temps, cet

---

<sup>1</sup> De l'argot « caler » qui signifie « comprendre ».

<sup>2</sup> Parmi les nombreux comptes Instagram destinés au partage d'ouvrages de tout type, son compte se démarque en ce qu'il propose des « essais décoloniaux » et de la « littérature vietnamienne ». Cet entretien s'inscrit dans le contexte du premier terrain test du mémoire autour de militant-es antiracistes et décoloniaux.

<sup>3</sup> Personnes subissant le processus de « minorisation » qui « construit un groupe social comme étant « minoritaire » au sens de Colette Guillaumin : indépendamment de leur importance numérique dans une société donnée, les groupes minoritaires « ont en commun leur forme de rapport à la majorité : l'oppression », « ils sont posés comme particuliers face à un général », « ils sont, au sens propre du terme, en état de minorité. Minorité : être moins ». GUILLAUMIN, Colette, *L'idéologie raciste*, Paris : Éd. Gallimard, 2002 [1972], 378 p. (voir p. 119-120). » Pauline Picot (2016).

entretien relate l'importance de l'apport de Frantz Fanon dans la décolonisation du savoir<sup>4</sup>, ce dernier ayant appelé à « *décoloniser les esprits* »<sup>5</sup>. C'est en effet l'une des figures les plus importantes dans l'étude critique de la colonisation, tant il a participé à mettre en lumière son impact sur les cadres cognitifs des personnes colonisées<sup>6</sup>. En effet, l'histoire coloniale n'est pas seulement une histoire d'appropriation des ressources économiques et matérielles, mais aussi des savoirs, des manières d'être au monde<sup>7</sup>. Frantz Fanon est par là un précurseur dans l'analyse des institutions et disciplines scientifiques occidentales se réclamant d'un universalisme qui conduit en réalité à masquer l'ensemble des épistémologies, des subjectivités<sup>8</sup>. Ses réflexions vont largement être reprises par les études postcoloniales qui oeuvrent à étudier ces impacts et à interroger la dimension eurocentrée des savoirs. Ces études imprègnent Mai, mais aussi ce mémoire qui, en prenant le cas des librairies indépendantes, interroge les pratiques de remise en cause des paradigmes dominants eurocentrés, notamment en observant la place qui est donnée à des savoirs à portée décoloniale, c'est-à-dire à des contenus intellectuels<sup>9</sup> (ouvrages et/ou conférences) qui critiquent ou ne s'inscrivent pas dans les cadres épistémiques dominants. Ainsi, ce mémoire se situe au croisement des études postcoloniales, de la pensée décoloniale et de la sociologie de la culture.

Ces deux premiers champs d'études cherchent à analyser l'hégémonie occidentale du savoir en développant des outils conceptuels distincts à partir de contextes géopolitiques,

---

<sup>4</sup> Gordon, Lewis R. « Décoloniser le savoir à la suite de Frantz Fanon », *Tumultes*, vol. 31, no. 2, 2008, pp. 103-123.

<sup>5</sup> Fanon Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Ed. du Seuil, Collection Le Point, 1972.

<sup>6</sup> Dayan-Herzbrun, Sonia. « Présentation », *Tumultes*, vol. 31, no. 2, 2008, pp. 5-8.

<sup>7</sup> Colin Philippe, Quiroz Lissel, *Pensées décoloniales : Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, Editions zones, 2023.

<sup>8</sup> Gordon Lewis R. *op. cité*.

<sup>9</sup> Bien qu'il existe des savoirs pratiques (Fages, Volny, et Jérôme Lamy. « Savoirs pratiques : par-delà la science instituée », *Zilsel*, vol. 9, no. 2, 2021, pp. 191-216) ou savoirs du corps (Oualhaci, Akim. « La science aux huit membres. Des savoirs pugilistiques comme style de vie dans une salle de boxe thaï d'un quartier populaire », *Zilsel*, vol. 9, no. 2, 2021, pp. 271-293.), ce mémoire prend pour objet la dimension intellectualisée des savoirs à travers les études et théories critiques et les productions littéraires.

disciplinaires et généalogiques différents<sup>10</sup>. Les études postcoloniales cherchent « à déconstruire l'eurocentrisme des discours »<sup>11</sup> dans le cadre des études littéraires. Elles ont ainsi œuvré, à la manière de l'épistémologie féministe<sup>12</sup>, à mettre en lumière le caractère situé des discours : ils sont majoritairement produits par des personnes blanches européennes dont les cadres de pensée reflète les paradigmes dominants. Ainsi, les personnes racisées n'ont pas le même droit à la parole<sup>13</sup> que les personnes racisantes<sup>14</sup>. Ce domaine d'étude a contribué à démontrer le caractère hégémonique, ethno-centré et impérialiste des savoirs comme héritages de la colonisation.

#### Encadré 1 : Les études postcoloniales

Il s'agit d'un domaine d'études émergeant à la fin des années 1970 dans les départements de littérature anglo-américaine et d'études régionales des universités nord-américaines. Les intellectuel·les, comme Edward Saïd ou Gayatri Chakravorty Spivak, sont issues de la diaspora du Sud global de territoires anciennement colonisés par les puissances impériales mais s'ancrent dans la circulation des travaux du Nord global. Iels analysent les héritages coloniaux, principalement britanniques, en Inde, au Moyen-Orient ou en Afrique et montrent comment le pouvoir colonial se reconfigure dans d'autres domaines que l'économie ou la politique.

« *Le champ des études postcoloniales appréhende en effet l'avènement de la modernité coloniale comme une césure qui reconfigure en profondeur les savoirs, les discours, les pratiques et les régimes de pouvoir des sociétés colonisées et métropolitaines, et ce quand bien même elles apparaîtraient détachées de la situation coloniale sous sa forme primitive. Vue sous cet angle, la colonisation occidentale par-delà la variété de ses configurations, ne se résume plus à l'exercice unidirectionnel du pouvoir d'une métropole sur ses colonies.* » (Colin Philippe, Quiroz Lissel, *Pensées décoloniales : Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*. Editions zones, 2023.)

Les études décoloniales quant à elles opèrent une analyse plus radicale en considérant à travers le concept de colonialité du savoir que la domination de la science occidentale n'est pas seulement un produit des colonisations du XIX<sup>e</sup> siècle mais est constitutif du pouvoir « moderne » qui a disqualifié et annihilé les autres manières de produire des connaissances. Boaventura de Sousa Santos, João Arriscado Nunes et Maria

---

<sup>10</sup> Boidin Capucine, « Études décoloniales et postcoloniales dans le débat français », *Cahiers d'Amérique latine*, vol. 3, no 62, 2009, p. 129-140.

<sup>11</sup> *Ibidem*.

<sup>12</sup> Haraway Donna, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, Vol. 14, No. 3, 1988, pp. 575-599.

<sup>13</sup> Chakravorty Spivak Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Éditions Amsterdam, 2020.

<sup>14</sup> Guillaumin Colette, *L'idéologie raciste*, Gallimard, 2002.

Paula Meneses montrent comment le paradigme rationaliste et empirico-déductif s'est imposé comme la seule manière légitime de produire des savoirs sur le monde<sup>15</sup>. Ces études cherchent ainsi à réinscrire la science occidentale dans l'étendue des systèmes de savoirs existants, à la considérer comme un système de savoir localisé et spécifique parmi d'autres et à dépasser ses critères de scientificité en mettant en avant d'autres épistémologies.

## Encadré 2 : Les études décoloniales

Ce terme désigne le réseau d'intellectuel·les latino-américain·es se regroupant autour du « programme de recherche sur la modernité/colonialité » fondé au III<sup>e</sup>ème Congrès international des latino-américanistes en Europe en 2002. Ce groupe fait converger toute une série de traditions de pensée latino-américaines en gestation depuis les années 1970 : la critique dépendantiste, la philosophie de la libération et le côté latino-américaniste de la critique postcoloniale et subalterne. La pensée décoloniale n'est pas juste une condensation de tous ces courants mais propose bien un appareil théorique singulier s'articulant autour de plusieurs concepts clefs. Les penseurs et penseuses décoloniaux·ales soulignent l'importance du lieu d'énonciation et cherchent à opérer un décentrement en sortant d'une analyse eurocentrée de la colonisation. Leur réflexion s'opère depuis l'espace socio-historique spécifique qu'est l'Amérique latine, qui d'une part a connu des processus de colonisation différents et qui d'autre part constitue « la première entité historique de la modernité ».

### La colonialité du pouvoir et la colonialité du savoir

La conquête du « Nouveau Monde » en 1492 fait émerger plusieurs processus constitutifs du pouvoir moderne : l'accumulation des richesses, l'accaparement des terres et des individus, les phénomènes de racisation des populations conquises et l'éradication ou appropriation des savoirs et formes de vie non-occidentales. Ainsi, le paradigme décolonial pense la « modernité » européenne comme un élément consubstantiel au pouvoir colonial et analyse la dimension globale et structurelle de ce dernier plutôt que de se focaliser uniquement sur le colonialisme et la colonisation qui ne sont qu'un des aspects de la colonialité. Ce concept, développé par Anibal Quijano, caractérise la dimension structurellement coloniale du pouvoir moderne qui s'ancre dans l'hégémonie et la prétention universelle des structures cognitives, des discours et des savoirs occidentaux. Ainsi, la colonialité du savoir désigne « la domination culturelle de l'Occident qui s'accompagne de l'infériorisation, voire la destruction des savoirs et des connaissances non eurocentrées ». (Colin Philippe, Quiroz Lissel, *Pensées décoloniales : Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*. Éditions zones, 2023.)

Ces approches connaissent un ancrage récent —bien que relatif<sup>16</sup>— dans les sciences sociales françaises par l'importation de théories et d'auteurs<sup>17</sup> ainsi que par le développement de réflexions et pratiques méthodologiques critiques, comme la recherche-

---

<sup>15</sup> De Sousa Santos, Boaventura, João Arriscado Nunes, et Maria Paula Meneses. « Ouvrir le canon du savoir et reconnaître la différence », *Participations*, vol. 32, no. 1, 2022, pp. 51-91.

<sup>16</sup> Boidin Capucine, « Études décoloniales et postcoloniales dans le débat français », *Cahiers d'Amérique latine*, vol. 3, no 62, 2009, p. 129-140.

<sup>17</sup> Dufoix Stéphane, *Décolonial*, Paris, Anamosa, 2023. ; Afresne, Laurent. « « Épistémologies du Sud » au Nord. La réception et les usages de l'œuvre de Boaventura de Sousa Santos en France », *Zilsel*, vol. 9, no. 2, 2021, pp. 143-186.

action visant à sortir du modèle binaire entre chercheur-e professionnel-le et chercheur-e profane notamment<sup>18</sup>. Elles inspirent également l'émergence de propositions d'études sur des épistémologies alternatives et sur les systèmes de production de connaissances dans le Sud global<sup>19</sup>.

Ces études n'abordent toutefois pas la question de la remise en cause des paradigmes dominants eurocentrés et de l'émergence/la mise en avant d'autres réflexions épistémologiques sur le sol français hexagonal. En effet, la quête et l'appel à la décolonisation des savoirs depuis un territoire colonisé, où il y a eu une appropriation des terres et une colonisation de peuplement, ne peut s'incarner de la même manière sur un territoire dont ce n'est pas le cas<sup>20</sup>. Seloua Juste Boulbina et al. avancent que « *La localisation des expériences donne forme à des approches spécifiques. Du Nord ou du Sud, de l'Est ou de l'Ouest, les problématiques ne peuvent être identiques. De surcroît, les critiques décolonisatrices proviennent non seulement de contextes pratiques spécifiques mais aussi d'horizons théoriques particuliers.* »<sup>21</sup>. En fonction de ces « horizons théoriques particuliers », les acteurs remettent ainsi en cause différemment le paradigme épistémologique dominant.

Cette réflexion a pu aboutir après ma première approche sur un terrain test autour de militant-es antiracistes et décoloniaux-les. Avec cette volonté d'étudier la production d'épistémologies alternatives au champ académique, je me suis aperçu qu'il n'était pas question de *production* de savoirs, *ex nihilo* et hermétique ou hostile aux savoirs universitaires, mais plutôt de *reproduction* et d'utilisation de ces connaissances. À partir de ce postulat, je me suis demandée comment la mise en avant de contenus décoloniaux dans les espaces de transmission intellectuelle comme la librairie participaient à décoloniser les

---

<sup>18</sup> Godrie, Baptiste, Maïté Juan, et Marion Carrel. « Recherches participatives et épistémologies radicales : un état des lieux », *Participations*, vol. 32, no. 1, 2022, pp. 11-50.

<sup>19</sup> Peñafiel, Ricardo. « Luites sociales et subjectivations politiques en Amérique latine : expropriations, récupérations et réinventions des savoirs sur « soi » », *Mouvements*, vol. 72, no. 4, 2012, pp. 69-78. ; Santana, Verónica, et Héloïse Prévost. « Femmes rurales en mouvement : une démarche épistémologique féministe décoloniale au moyen du film participatif », *Participations*, vol. 32, no. 1, 2022, pp. 183-211.

<sup>20</sup> *La décolonisation n'est pas une métaphore*, Eve Tuck, K. Wayne Yang, éditions Rot-Bo-Krik, 2022.

<sup>21</sup> « Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes », *Mouvements*, vol. 72, no. 4, 2012, pp. 7-10.

savoirs. En effet, « *Il ne suffit pas toujours de s'éloigner des formes dominantes, institutionnalisées voire officialisées de la constitution des connaissances pour entrer réellement dans un processus de décolonisation.* »<sup>22</sup>.

### **Une enquête sur et au coeur des librairies**

Dans la littérature, l'angle d'analyse sur la librairie comme espace intellectuel alternatif aux savoirs dominants est peu présent, les travaux sur les modes de consommation culturelle prévalant<sup>23</sup>. La dimension et le rôle politique de ces dernières dans la diffusion d'idées est peu mis en avant alors que les librairies indépendantes occupent une position stratégique dans la transmission et la diffusion d'ouvrages, et peuvent constituer un espace intellectuel de contestation de l'ordre dominant du fait des logiques spécifiques qui la sous-tendent. Ainsi, certains travaux de la sociologie de l'édition et de la librairie indépendante ont pu s'intéresser à la dimension critique que ces milieux revêtent. Sophie Noël a étudié la dimension critique dans le monde du livre, notamment l'émergence de maisons d'édition critiques<sup>24</sup> ou bien la pratique de la traduction comme forme d'engagement<sup>25</sup>. Elle a également produit des travaux sur les librairies indépendantes qui ont mis en lumière le caractère foncièrement engagé de ces dernières en raison de conditions matérielles précaires et de raisons symboliques portées par les acteurs<sup>26</sup>. En effet, les libraires indépendants cherchent à se démarquer dans un espace économique concurrentiel vis-à-vis des grandes librairies généralistes ou des chaînes dématérialisées comme Amazon, conduisant à un certain rapport critique vis-à-vis de l'ordre dominant.

---

<sup>22</sup> Luste Boulbina, Seloua. « Décoloniser les institutions », *Mouvements*, vol. 72, no. 4, 2012, pp. 131-141.

<sup>23</sup> Chabaut Vincent, *Librairie en ligne : sociologie d'une consommation culturelle*, Presses de Science Po, 2013.

<sup>24</sup> Noël, Sophie. « Les éditeurs de critique sociale au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Permanence et évolutions de l'édition politique », *Politiques de communication*, vol. 12, no. 1, 2019, pp. 175-203.

<sup>25</sup> Noël, Sophie. « L'engagement par la traduction. Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des ouvrages de sciences humaines », Gisèle Sapiro éd., *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*. Ministère de la Culture - DEPS, 2012, pp. 273-295.

<sup>26</sup> Noël, Sophie. « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », *Sociétés contemporaines*, vol. 111, no. 3, 2018, pp. 45-70.

Les libraires peuvent être considéré-es comme des intermédiaires culturel-es selon la définition de Bruno Latour : « *alors que le médiateur entre dans ce qu'il relie et peut le changer, l'intermédiaire demeure extérieur par rapport aux deux parties sur lesquelles il travaille.* »<sup>27</sup>. Sophie Noël considère ces dernier-es comme des « *animateurs culturels* », induisant l'idée d'un rôle dans le domaine de la culture. Toutefois, la littérature de l'intermédiation se concentre majoritairement sur les intermédiaires dans l'art. Dans deux ouvrages collectifs, Lizé Wenceslas a participé à mettre en avant le rôle des intermédiaires dans la production artistique elle-même et dans la construction d'une certaine notoriété<sup>28</sup>. Ces travaux ont également souligné l'importance de la dimension économique dans cet univers des biens symboliques<sup>29</sup>. Toutefois, les relations étudiées restent principalement celles entre l'artiste, le créateur, et l'intermédiaire dont la figure de l'agent est la plus utilisée. La relation entre un-e intermédiaire et un public est quant à elle surtout étudiée par rapport à la réception des oeuvres et non sur la transmission elle-même et les pratiques de transmission par les acteurs<sup>30</sup>, *a fortiori* les libraires.

Ainsi, les librairies peuvent jouer un rôle dans la décolonisation des savoirs en mettant en avant des contenus décoloniaux et en faisant de la place aux savoirs non eurocentrés qui remettent en cause les paradigmes dominants.

Quelle place est donnée à des contenus intellectuels participant à décoloniser les savoirs dans les lieux de diffusions des savoirs ? Comment les agents des librairies indépendantes participent-ils concrètement à décentrer les paradigmes eurocentrés et dominants par leur sélection d'ouvrages ? Que revêt le label « décolonial » ?

---

<sup>27</sup> Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique, Bruno Latour, Paris, La Découverte, 1991.

<sup>28</sup> Wenceslas Lizé, Delphine Naudier, Séverine Sofio, dirs, *Les Stratèges de la notoriété. Intermédiaires et consécration dans les univers artistiques*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2014

<sup>29</sup> W. Lizé, D. Naudier, O. Roueff, *Intermédiaires du travail artistique, à la frontière de l'art et du commerce*, Paris, La Documentation française / DEPS, coll. « Question de culture », 2010

<sup>30</sup> « Une sociologie de l'intermédiaire : le cas du directeur artistique de variétés », Antoine Hennion, *Sociologie du travail*, 1983, vol. 25-4, pp. 459-474.

Pour répondre à ces questions, le choix du terrain d'enquête s'est porté sur trois librairies indépendantes à Lille : La librairie Meura, L'Affranchie librairie et la librairie Le Biglemoi. En effet, le type de contenu mis en avant par ces librairies laisse davantage présumer une orientation politique critique, bien que les trois comportent des caractéristiques différentes, témoignant de la variété de l'espace concurrentiel des librairies indépendantes à Lille.

La librairie Meura, située dans le quartier bourgeois<sup>31</sup> Saint-Michel, des anciennes facultés, est une librairie spécialisée en sciences humaines et sociales et peut donc être plus sujette à mettre en avant des contenus décoloniaux. À une dizaine de minutes de celle-ci, en face du théâtre Sébastopol, L'Affranchie librairie se présente comme « La librairie des féminismes. Fan absolue de poésie, de théâtre, de fleurs, d'amours-d'amitié et d'audace ». Ainsi, par sa focale sur le féminisme, elle possède un caractère foncièrement militant. Enfin, dans le quartier populaire de Fives se trouve la librairie généraliste Le Biglemoi dont l'organisation fréquente de rencontres avec des auteur-rices a constitué la raison de sa sélection dans l'étude.

Des entretiens semi-directifs (de trente minutes, une heure et une heure et demie) ont été menés en librairie avec les gérant-es du 25 mars au 24 avril. Des observations à l'Affranchie ont également été réalisées : une de trente minutes précède l'entretien ainsi qu'une observation d'une rencontre avec autrice dans le cadre du « Festival d'Amour » organisé par la librairie en février. Lors des prises de contact et de demandes préalables en librairie, l'accord a été immédiat pour la librairie Meura et la librairie Le Biglemoi (bien que beaucoup moins enthousiaste pour ce dernier) tandis que pour L'Affranchie librairie, j'ai été confrontée à deux refus (en personne et par téléphone) en plus de deux mails restés sans réponse. La gérante m'ayant donné toutefois son autorisation pour mener l'observation, j'ai pu, à la suite de celle-ci, obtenir trente minutes d'entretiens semi-directifs<sup>32</sup>. Ces données ont été complétées par des données de seconde main.

Les entretiens ont tous été menés au sein même de la librairie à l'heure d'ouverture de l'après-midi, la librairie étant ainsi peu voire pas fréquentée. J'ai cherché à déterminer, à

---

<sup>31</sup> Les données cartographiques indiquant la part des ménages pauvres et le niveau de revenu par habitant-es sont indiquées en annexe.

<sup>32</sup> Obtenir ce temps d'entretien a demandé beaucoup de persévérance et d'ingéniosité face à l'attitude récalcitrante de la gérante.

travers une grille d'entretien indicative, en plus du profil sociologique et de la trajectoire vis-à-vis de l'histoire de la librairie du/de la gérant-e, le sens et la raison donnée à la vie de la librairie, le rapport à l'ordre établi ou le positionnement vis-à-vis d'un engagement politique, le rapport au savoir ainsi que la posture vis-à-vis des ouvrages sélectionnés, notamment pour la littérature étrangère et ceux portant sur un paradigme/une tradition postcoloniale/décoloniale.

Dans les deux entretiens qui m'ont été accordés formellement, ceux-ci ont été ponctués par des déplacements interactifs au sein de la librairie dans le but de me présenter les différents rayons et de m'expliquer la répartition et la composition des étagères. Ces moments ont ainsi servi à l'observation de l'organisation spatiale de la librairie et de la composition des rayons. Cette interaction a été la plus facile avec la gérante de la librairie Meura où presque chaque rayon était sujet à de longues explications mais aussi à des discussions et plaisanteries, le rapport allant jusqu'à devenir informel. Le rapport avec le gérant du Biglemoi et les déplacements dans la librairie était beaucoup moins décontractés, spontanés, avec comme une certaine gêne, bien que la présentation et les réponses aux questions aient été rigoureuses et formelles. Pour la gérante de l'Affranchie, notre échange a été bref, décousu et constamment traversé par le sentiment que je dérangeais. Pour l'analyse des matériaux, j'ai eu recours à des prises photographiques afin de pouvoir mieux étudier les rayons et en rendre compte dans le développement argumentaire et à l'analyse des sites et réseaux sociaux des librairies afin d'étudier quels sont les ouvrages et recommandations mises en avant. L'Affranchie librairie animant également un podcast qui retranscrit toutes les rencontres qui ont eu lieu à la librairie, j'ai pu étudier quels étaient les profils des autrices les plus mises en avant. Ces rapports aux réseaux sociaux ne sont pas répartis de la même manière selon les libraires, l'Affranchie librairie étant la plus active et la librairie Meura la moins active, en raison de son départ imminent. Ne pouvant me fier aux livres affichés en magasin dans la mesure où cette disposition n'est pas représentative de la pleine vie de la librairie, je me suis fiée au discours de la gérante ainsi qu'aux livres mis en avant sur les sites, celle-ci m'ayant affirmé qu'ils étaient mis à jour. Ainsi, à la manière de Sophie Noël dans ses travaux sur les maisons d'éditions critiques, il s'agit de retenir comme indicateurs de comparaison les « modalités discursives » et les « critères

d'ordre formel »<sup>33</sup> c'est-à-dire les contenus mis en avant volontairement, en plus de ceux labellisés comme décoloniaux.

Dans un premier temps, nous parlerons de la mise en cohérence discursive des libraires sur leur mise en avant ou non de contenus décoloniaux, qui dépend d'un engagement politique ou heuristique de la librairie et d'une indépendance au marché éditorial et à la dimension économique de la librairie. Ensuite, nous verrons dans une seconde partie que cette volonté de mettre à distance une dépendance à la sphère économique provient de la dimension hautement symbolique de la librairie. Concrètement, ce sont des capitaux culturel et symbolique qui permettent de s'emparer des questions décoloniales qui sont des idées à la valeur symbolique. Matériellement, nous observerons qu'une fois un espace dédié à ces questions, celui-ci est relativement restreint. Enfin, nous terminerons sur l'analyse des ouvrages portant le label « décolonial » à L'Affranchie et leur lien avec l'espace anti-raciste.

---

<sup>33</sup> Noël, Sophie. « Les éditeurs de critique sociale au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Permanence et évolutions de l'édition politique », *Politiques de communication*, vol. 12, no. 1, 2019, pp. 175-203.

# Chapitre 1 : La mise en cohérence discursive des libraires : entre image de la librairie, mise en avant d'ouvrages décoloniaux et réalité du marché

*« La compétence spécifique du libraire repose sur un travail de sélection destiné à dégager une offre cohérente, opérant une synthèse entre ses goûts personnels et les attentes d'une clientèle donnée, entre l'affirmation d'une singularité et la prise en compte de contraintes commerciales. Il s'agit de "faire des propositions" (terme récurrent), d'envoyer des signaux d'autorité permettant d'aiguiller le public vers une « production de qualité ». »<sup>34</sup>*

De la même façon que l'analyse Sophie Noël, on observe que l'identité des libraires et donc de la librairie repose sur un équilibre entre valeurs symboliques et valeurs économiques. Les gérant-es des trois librairies indépendantes brandissent des discours et des engagements différents pour justifier leur mise en avant ou non de contenus participant à décoloniser les savoirs. Ces engagements sont liés à un sens politique ou heuristique qu'ils expriment notamment à travers leur sélection d'ouvrages reflétant l'image de la librairie. Cette sélection étant présentée comme une autonomie presque totale, certain-es acteur-rices exposent cependant des obstacles de nature économique ou éditorial à une (plus grande) diffusion de contenus décoloniaux. L'orientation et la nature de ces discours permettent ainsi de maintenir une certaine cohérence pour les libraires, entre l'image de la librairie, les ouvrages décoloniaux exposés et la réalité du marché.

## **I/ Les engagements des libraires à promouvoir des contenus décoloniaux**

Les libraires affichent une volonté à sélectionner et promouvoir des contenus décoloniaux, avec différents degrés et pour différentes raisons. Celles-ci sont liées à la nature de leur engagement substantiel à leur projet de librairie. Entre militantisme, commerce de proximité et recherche de l'esprit critique, les acteur-rices justifient la

---

<sup>34</sup> Noël, Sophie. « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », *Sociétés contemporaines*, vol. 111, no. 3, 2018, pp. 45-70.

présence ou l'absence de ces contenus en fonction de l'image qu'ils cherchent à donner de leur librairie.

---

## A/ Une sélection volontariste en faveur d'ouvrages décoloniaux ?

La sélection des ouvrages décoloniaux des libraires correspond à la nature que prend leur engagement, qu'il soit dédié à l'édification de l'esprit critique ou en faveur de causes politiques.

Premièrement, cette sélection est présentée comme le signe d'une autonomie dans le métier de libraire. Lilya, la gérante de la librairie Meura, met en avant l'idée que « *le libraire a toutes les possibilités* », et qu'il n'est contraint par personne. Du côté de L'Affranchie librairie, Soazic affirme que « *tout est sélectionné ici : y'a pas un livre où je saurais pas vous dire pourquoi il est là* ». Enfin, Bertrand de la librairie Le Biglemoi assume le processus de réflexion derrière la présence de chaque ouvrage : « *Chaque livre qui est là, il a été choisi par un des libraires, personne ne nous a imposé de l'avoir. Tous les livres qui ne sont pas là, c'est les libraires qui ont choisi qu'ils ne soient pas là non plus, il faut aussi le voir sous cet angle là.* » Par conséquent, les discours conduisent au postulat d'une décision réfléchie et volontaire à propos de l'exposition de contenus décoloniaux. Celle-ci peut être motivée par la volonté de permettre à la clientèle de construire une réflexion « éclairée » en proposant un paysage varié d'ouvrages. Ainsi, Lilya se dit favorable à présenter dans sa librairie ce type de point de vue dans la mesure où il s'agit de savoirs marginalisés et peu présents dans le paysage éditorial français :

« Mais cette catégorie là d'ouvrages militants... je la trouve très importante parce qu'on est dans des domaines qu'on voit pas beaucoup ou qui sont minoritaires, qui sont très importants mais qui n'ont pas été traités, qui sont... qu'on tente de marginaliser, d'en limiter, qu'on tente de réduire au silence d'une certaine façon... donc tous ceux là ils ont eu leur place sans aucune réserve, strictement aucune réserve. Quand bien même ça pouvait être des ouvrages qui, selon certains, pouvaient sembler problématiques car c'est un appel au désordre... c'est un appel à troubler l'ordre établi, certes, mais en soi c'est pas un problème. [...] Quand je parlais d'engagement : bah ce sont des livres que je vais défendre même si je suis pas d'accord avec la thèse qui est défendue, avec la ligne, pour autant c'est une opinion qui existe, qui doit apparaître, qui doit se faire entendre et à qui on doit laisser de la place. »

Ainsi, la capacité de certains ouvrages à perturber l'ordre des savoirs dominants et à élargir la palette des positions intellectuelles est pour elle nécessaire. Par là, la gérante de Meura défend des contenus aux paradigmes dominés au-delà de son propre accord personnel avec ces derniers. À propos de la littérature, à laquelle elle déclare accorder beaucoup d'importance car elle revêt pour elle le même intérêt épistémologique que les essais politiques, elle témoigne d'une certaine volonté de décentrement comme l'évoque cet extrait :

« Donc moi, y'avait beaucoup de littérature africaine, un peu de littéraire asiatique, que je connais pas très bien mais j'avais quand même envie qu'il y en ait, de l'Europe centrale, un peu tous les continents en fait, de l'Amérique latine... avec l'idée de laisser peu de place à l'anglo-saxon parce qu'il est déjà très présent. »

Ainsi, bien que la littérature étrangère n'implique pas automatiquement l'usage de paradigmes dominés ni de personnes minorisées de la même manière que la littérature française et francophone possède un potentiel décolonial<sup>35</sup>, le choix d'écarter volontairement la littérature anglo-saxonne qu'elle associe à « *la littérature blanche, des grands espaces américains* » et de privilégier la littérature des autres espaces géographiques témoigne d'une volonté de mise en avant d'ouvrages non-eurocentrés. Lilya récuse toutefois la motivation politique<sup>36</sup>.

À l'inverse, Soazic et Bertrand expriment un motif de nature politique à leur intérêt des questions décoloniales sans toutefois accorder la même place à la littérature étrangère que Lilya, ces derniers affirmant la prédominance de la littérature anglo-saxonne dans leurs rayons. À propos des ouvrages traitant de théories critiques décoloniales, ils ne leur octroient pas la même importance. Premièrement, Soazic affirme au cours de l'entretien une volonté politique de mettre en avant ces questions, notamment en m'exposant un état des lieux sur les enjeux de visibilité et de développement de contenus antiracistes et décoloniaux, témoignant par là d'un intérêt intellectuel et d'une certaine expertise sur le sujet qui va de pair avec le caractère militant affiché par la librairie. La méthodologie ayant été biaisée pour cet entretien, on peut évidemment se demander si elle aurait abordé et développé autant ces thématiques si elles n'avaient pas été exprimées clairement, bien

---

<sup>35</sup> Moura, Jean-Marc. « Littérature et postcolonialismes », *Mouvements*, vol. s1, no. HS, 2011, pp. 29-35.

<sup>36</sup> Voir « chapitre 1 : Les engagements des libraires à promouvoir des contenus décoloniaux, Un travail de mise en cohérence d'image de la librairie, » p.20.

### **Encadré 3 : Enquêter en position de domination: la corporéité du savoir**

Parler de pensée décoloniale en entretien ou comment les personnes blanches cherchent à justifier leur engagement anti-raciste auprès de moi.

Les milieux militants cherchant à visibiliser le racisme anti-asiatique utilisent le terme de « personne asiatiquettée » pour désigner les personnes qui sont « étiquetées » comme asiatiques en France en raison d'une histoire coloniale et migratoire spécifique avec les territoires d'Asie du Sud-Est (voir collectif\_paaf sur Instagram). Étant perçue comme telle et enquêtant sur la place donnée aux idées décoloniales, l'interaction avec les personnes enquêtées blanches peut être vécu comme une mise en jeu des identités racialisées, mettant ainsi en lumière la spécificité des discours des acteurs sur les questions anti-racistes et décoloniales lorsqu'ils s'adressent à moi. Ces interactions permettent de questionner l'impact que produit la présence d'un corps minorisé dans la production de discours.

L'échange avec la gérante de l'Affranchie permet de relever des points particulièrement saillants de cette dimension. En effet, lui demandant au départ uniquement de me parler de la genèse de la librairie et ayant exposé le thème de mon sujet de mémoire, elle aborde d'elle-même la place qu'elle aimerait donner aux personnes racisées dans sa librairie et les questionnements qui la traversent autour de cette question. C'est spontanément et sans mon intervention qu'elle aborde à plusieurs reprises la visibilité principale mais relative qui est donnée aux personnes Noires mais dont les « autres personnes racisées » ne bénéficient pas. Au vu de l'échange et des différentes autres qu'elle mentionne, je comprends qu'il s'agit des personnes asiatiquettées. En effet, elle m'affirme à plusieurs reprises la place que la librairie a donné à des autres comme Johee Bourgain ou Emilie Ton et déplore le manque de considération sur ces problématiques spécifiques avant de me conseiller de me renseigner sur les éditions Piquier « spécialisés en littérature asiatique ».

que l'impact de ma position sociale modifie tout de même le rapport social (voir encadré).

Au cours de l'entretien, la gérante justifie la présence d'un rayon "Littérature décoloniale » par sa prise de conscience « *des féminismes* » et de la nécessité de prendre en compte les expériences de femmes racisées et non plus de concentrer sa sélection uniquement sur le vécu des femmes blanches qu'elle associe à sa propre expérience. La constitution progressive de ce rayon et d'organisations de rencontres avec des personnes racisées tient donc de sa volonté de prendre en compte ces problématiques, de « *se rappeler de ne pas oublier* ». Elle me narre ainsi longuement comment « *en tant que personne blanche qui donne de la visibilité* », elle concilie et procède à donner une cohérence entre cette mise en avant de contenus décoloniaux et de personnes racisées et sa propre position de personne « non-concernée ». Bertrand, lui, préfère afficher un manque de connaissances et une attitude en retrait. En effet, ce dernier affirme être intéressé par les questions décoloniales dans la mesure où le Bigle moi met en avant des ouvrages traitant de « *questions sociétales en général* » qu'il relie à l'« *image politique un peu orientée* » de la librairie. Par exemple, pour la littérature jeunesse, dont le rayon occupe la plus grande partie de la librairie, le gérant dit vouloir transmettre des ouvrages visant à interroger les normes dominantes de la binarité de genre ou de l'orientation sexuelle notamment. Il affirme ainsi que des ouvrages comme *Cars* n'ont pas leur place dans les rayons. Bertrand met donc en lumière à travers

son discours le caractère alternatif de sa sélection, bien qu'il laisse entendre que la place donnée aux questions décoloniales n'est pas la même et est même plus faible :

« Euh.. C'est des sujets qui.. qui nous parlent, qu'on essaie de... qu'on essaie de mettre en avant...euh... après... c'est des sujets un peu plus.. un peu plus « pointus » dans le sens où.. aah en fait... le féminisme est un sujet dont on parle beaucoup, parce qu'il concerne aussi une large partie de la population, donc il va y avoir... le fond va être plus important, il va y avoir plus de références sur ces sujets-là. Après, les questions décoloniales, moi c'est des questions qui m'intéressent, je suis encore moins spécialiste. J'ai à peu près tous les privilèges moi : je suis un homme blanc, hétéro, pas trop bourgeois, mais voilà quoi. Mais du coup ouais, c'est des questions qui m'intéressent, qui me questionnent.. [...] Mais tout ça pour dire que oui, c'est des sujets qui me semblent importants, c'est pour ça qu'on a accueilli des auteurs qui parlent de ces questions là par exemple. Voilà. »

Ainsi, bien que Soazic et Bertrand cherchent tous les deux à politiser leur sélection d'ouvrages en librairie, les deux librairies n'accordent pas la même place aux contenus décoloniaux en raison de l'image et l'identité de leur librairie, qui est différente et qu'ils soulignent pour expliquer – voire justifier pour Bertrand – leurs choix éditoriaux.

---

## B/ Un travail de mise en cohérence d'image de la librairie

La volonté de décentrer et décoloniser les savoirs n'est pas la motivation principale des trois libraires dans l'intérêt ou la mise en avant d'ouvrages décoloniaux : leur présence traduit plutôt une inscription dans l'image plus globale de la librairie.

Bien que Soazic et Bertrand accordent une place importante aux questions de genre et de féminisme, le second ne revendique pas une image de librairie féministe contrairement à la première. L'extrait qui suit démontre la mise à distance de cette étiquette.

- « Vous aviez l'idée de proposer une librairie féministe ?
- On n'avait pas cette prétention là parce que c'est une librairie généraliste, qu'il ya. Il y a des librairies qui sont spécialisées, qui s'y connaissent plus que nous, qui ont plus d'offres de ce côté là... mais c'était important pour nous d'avoir ces rayons là. Nous personnellement, oui on se déclare féministes... la librairie est-ce qu'elle est féministe ? Bah.. on propose des livres qui sont féministes ! Si les gens nous voient comme ça, c'est très cool parce qu'on a une image qui nous correspond; après si on *est* une librairie féministe, je sais pas si c'est à nous de le dire quoi. »

Ainsi, la démarcation qui est faite entre les ouvrages proposés et l'identité même de la librairie témoigne d'une certaine réserve quant à la revendication d'une conception ouvertement militante. En effet, il déclare que la librairie est avant tout une librairie généraliste, celle-ci étant surtout présentée comme « un commerce de proximité » :

« On a une librairie généraliste, c'est-à-dire qu'on essaie de proposer un peu de tout pour tout le monde, on s'inscrit vraiment dans un.. dans une idée de commerce de proximité, c'est-à-dire que notre clientèle, principalement, ça va être le quartier, le grand quartier... donc Fives, Mons-en-Baroeul, Caulier, Saint-Maurice, Hellemmes, Mont de Terre, etc. C'est donc dans cette idée là que nous on a ouvert, parce qu'on pensait qu'il manquait quelque chose ici, on avait envie de s'inscrire dans une dynamique de quartier qui est assez forte, et donc c'est pour ça qu'on a décidé d'ouvrir ça ici. »

Par conséquent, ce passage révèle l'importance de la situation géographique de la librairie. Située dans un quartier populaire contrairement à la librairie Meura et l'Affranchie librairie, le Biglemoi cherche avant tout à fournir une offre culturelle variée afin de s'adresser à un large public. Bertrand est le seul des trois gérants à mentionner et revenir plusieurs fois sur les caractéristiques du quartier de Fives et dans le rôle de ce dernier dans l'existence de la librairie. Le choix de l'implantation il y a trois ans a en effet été choisi par les libraires<sup>37</sup> dans une volonté de valoriser et participer à la vie « culturelle et associative du quartier ». De plus, il octroie une place importante à la question de « l'image » dans son discours : il parle par exemple de « lieu à notre image », d' « image politique un peu orientée » avec des « client [qui] ont plus ou moins les mêmes idées ». C'est ainsi par le recours à cet argument qu'il justifie la faible promotion de contenus décoloniaux dans l'objectif de s'investir dans d'autres projets et thématiques. Ainsi, dans son discours, Bertrand tente de maintenir une cohérence sur l'identité de la librairie et sur son orientation politique en appuyant l'argument d'un intérêt personnel sur les questions décoloniales, permettant de contrebalancer l'idée d'une mise à distance de cette question dans la mesure où il affirme d'un autre côté une raison politique et réfléchie à l'absence de certains ouvrages dans la librairie. L'investissement moindre dans la diffusion de ces ouvrages peut s'expliquer par une « ligne éditoriale » qui n'y accorde pas une place centrale mais peut également être lié à l'ancrage récent du Biglemoi dans l'espace des librairies, traduisant

---

<sup>37</sup> Les gérant-es du Biglemoi sont au nombre de deux : Bertrand et Marion. Toutefois, cette dernière n'a été mentionnée dans l'entretien que lors de l'évocation de la genèse de la librairie, Bertrand s'exprimant principalement en son nom propre. Lors de mes visites à la librairie, c'est Bertrand qui s'est posé comme principal interlocuteur, ses autres collègues femmes (avec sans doute Marion ?) se positionnant automatiquement en retrait.

soit un projet politique encore peu étayé ou bien une stratégie d'inclusion de l'enseigne dans la vie du quartier de Fives.

Au contraire de ce dernier, l'Affranchie implantée depuis une quinzaine d'années a pu consolider son image de librairie militante. Son projet comporte une volonté de déconstruction des normes dominantes, conduisant Soazic à justifier un intérêt pour la mise en avant de contenus décoloniaux. En effet, elle présente l'image de la librairie comme allant de pair avec sa propre image, sa propre « déconstruction », c'est-à-dire la déconstruction des normes et savoirs dominants incorporés et acquis au cours de la socialisation : « *Et donc dès le début il a fallu me dire « c'est quoi qui m'intéresse » c'est pour ça l'Affranchie ça part vraiment de ma déconstruction.* ». C'est dans cette idée qu'elle expose une cohérence, une continuité entre sa propre expérience en tant que femme blanche qui l'a conduit à ouvrir la librairie afin de proposer et partager les lectures contribuant à sa réflexion, et l'ouverture à d'autres expériences que la sienne, à d'autres grilles de lecture. La mise en place de contenus décentrés et décoloniaux constitue ainsi une cohérence dans son parcours et son projet de déconstruction. Loin d'être naturel et d'aller de soi, elle révèle l'effort et le travail que nécessite de prendre en considération ces questions dans cet extrait à propos de sa programmation des rencontres littéraires au sein de la librairie :

« Et donc j'essaie vraiment au maximum de me rappeler que j'oublie \*rires\* et d'avoir vraiment mes lunettes « diversité » ». Alors ça paraît un gros mot... mais c'est un peu comme les lunettes de genre, c'est se dire « regarde ta prog' est ce que t'as fait suffisamment ta place » et bah voilà. »

Enfin pour la librairie Meura, la sélection d'ouvrages décoloniaux s'inscrit avant tout dans sa volonté de promouvoir « *l'esprit critique* » comme « *condition de la liberté* ». Son discours permet de concilier le fait qu'elle propose des ouvrages critiques autant que des ouvrages réactionnaires<sup>38</sup> avec par exemple des penseurs libéraux. Ainsi, elle affirme que « *la librairie n'a jamais été une librairie de gauche* » mais est une enseigne « *engagée pour la connaissance* » :

---

<sup>38</sup> J'emploie ce terme selon la définition qu'en fait Albert Hirschman : « argumentation [...] en faveur de l'ordre établi ou du retour à l'ordre antérieur ». Charle, Christophe. « Albert O. Hirschman, Deux siècles de rhétorique réactionnaire ». *Economies, sociétés, civilisations*, vol.6, 1992. p. 1195.

« Elle est engagée dans le sens où l'objectif ce n'est pas simplement de vendre des livres, ce n'est pas vendre ce qui se vend, ce n'est pas vendre ce qui serait dominant ou ce qui serait supposément à l'avant-garde ou supposément subversif — la rébellion des bacs à sable ça me fait toujours un peu rire — mais par contre c'est faire en sorte que les gens s'émancipent par la connaissance. »

Lilya met ainsi à distance l'idée d'un intérêt économique et affirme l'idéal de connaissance qui habite son métier de libraire : celui de proposer des ouvrages participant à l'édification intellectuelle des personnes ; le manque de rentabilité de ce projet témoignant selon elle d'un caractère intrinsèquement engagé. À ce titre, elle « assume » accueillir des ouvrages avec lesquels elle ne partage pas la ligne politique ou la forme argumentaire mais affirme qu'il est nécessaire de s'en emparer pour mieux connaître ces contenus théoriques et mieux construire sa pensée. Elle met beaucoup l'accent tout le long de l'entretien sur ce qui « l'intéresse » ou non intellectuellement. Il s'agit ainsi surtout d'ouvrages qui permettent de mettre en lumière des idées, des faits et des expériences qui ne seraient pas majoritaires et qui permettraient d'apporter un autre point de vue dans un idéal d'objectivité. C'est dans cette idée que les contenus décoloniaux trouvent sa place dans sa librairie.

La place faite à la vente d'ouvrages non-eurocentrés dépend de l'identité de la librairie. Leur visibilité s'inscrit dans un projet politique de déconstruction des normes dominantes ou bien dans une volonté heuristique d'exposer tous les points de vue. Leur absence s'explique quant à elle par une dissonance avec l'identité — dont l'âge — de la librairie. Les acteurs exposent également un autre argument à cette absence : celui de la réalité économique de la librairie ainsi que du marché éditorial qui empêche de proposer une offre abondante de contenus décoloniaux.

## III/ Le marché du livre, un obstacle pour décoloniser le savoir ?

Les libraires exposent presque tous·tes comme obstacle à la mise en visibilité des contenus décoloniaux la dépendance au secteur éditorial, c'est-à-dire à ce qui est publié — notamment traduit — par les maisons d'édition, ainsi qu'à la dimension économique de la librairie, c'est-à-dire ce qui se vend. Cette dépendance n'est toutefois pas proclamée de la même façon par les acteur·rices.

---

### A/ La contrainte marchande de rentabilité

Selon certains acteur·rices, la mise en avant d'ouvrages décoloniaux peut être restreinte par la nécessité de devoir les vendre dans la mesure où la dimension symbolique va de pair avec la dimension commerciale dans les industries culturelles. Cette contrainte de rentabilité est plus ou moins exprimée par les libraires.

La librairie, au même titre que « *L'édition, comme la plupart des industries culturelles, se caractérise par une identité « double », marquée par une forte dimension symbolique (les livres sont des idées, des contenus symboliques) et commerciale (ce sont également des supports matériels reproductibles destinés à la vente)* »<sup>39</sup>. Bertrand et Lilya manifestent la dimension commerciale de l'activité de libraire, rappelant que la librairie est un commerce (« *On est un commerce donc notre boulot c'est de vendre des livres* », Bertrand), contrairement à Soazic qui met surtout en scène l'aspect symbolique de sa librairie. Premièrement, les deux premiers, gérant·es du Biglemoi et de Meura, exposent la nécessité de concilier intérêt des ouvrages et objectif de rentabilité. Bertrand est l'acteur qui présente le plus la dimension pécuniaire de la librairie comme un frein à l'affichage d'ouvrages décoloniaux. Il rappelle le versant « réaliste » du projet de librairie qui contraint dans une certaine mesure les choix de sélection des livres. Il l'évoque lors d'une question sur la place donnée aux questions décoloniales :

---

<sup>39</sup> Noël, Sophie. « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : le cas de l'édition indépendante « critique » », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 10, no. 2, 2012, pp. 73-92.

« Mais du coup ouais, c'est des questions qui m'intéressent, qui me questionnent.. après il y a toujours le côté un peu... un peu réaliste derrière qui revient quand on ouvre une librairie : c'est que le but des livres qui sont là, c'est qu'ils se vendent. Donc faut réussir à trouver le juste milieu entre ce qu'on a envie de défendre, ce que les clients viennent chercher et les livres qui correspondent. »

Ainsi, si la librairie fait le choix de ne pas mettre en avant des ouvrages sur les questions décoloniales, il s'agirait surtout d'un manque de rentabilité de ces derniers, en raison d'un moindre public supposé. La question de la réception des ouvrages sur la clientèle est par conséquent un des facteurs de l'exposition de contenus décoloniaux ou non. Lilya invoque également le rôle de la clientèle dans son processus de sélection. Elle présente l'identité de sa librairie comme un équilibre entre son idéal du savoir et la réception du public, ou en d'autres termes, « *un mélange entre des convictions personnelles, l'envie de partager avec ceux qui ont travaillé là (...) et aussi en tenant compte de ce que je crois être les attentes de la clientèle [...]* ». En mentionnant la dimension précaire de la librairie<sup>40</sup>, elle raconte les ajustements qu'elle a dû opérer lors de sa reprise de la librairie il y a 15 ans. Elle dit avoir élargi et modifié son offre en raison de ses convictions, mais également d'une « intuition » lié au développement du secteur éditorial et de l'évolution des pratiques des étudiant-es liée au mode de fonctionnement de l'université. Ces dernier-es achetant moins de livres, il était « économiquement indispensable » de s'adapter dans la mesure où il s'agissait du public principal de la librairie. Cette adaptation repose d'après elle sur un changement dans le format des ouvrages de sciences sociales, avec le choix de la vulgarisation des ouvrages ainsi que l'ouverture à un autre public qu'universitaire.

De l'autre côté, il est brandi un discours qui occulte la dimension commerciale de la librairie et présente la sélection comme étant indépendante de celle-ci. Pour le cas des maisons d'éditions indépendantes, Sophie Noël démontre que les acteurs développent un discours de « désintéressement » de la rentabilité financière comme « stratégie de résistance à la contrainte marchande »<sup>41</sup>. Le rapport à la clientèle de Soazic illustre cette idée car elle met uniquement en scène la dimension symbolique de la librairie, l'autonomie dans la sélection d'ouvrages et met à distance l'impératif de vente. En effet, elle ne

---

<sup>40</sup> Elle rapporte l'anecdote d'un congrès où un économiste travaillant sur les librairies indépendantes parle « *d'aberration économique* » tant le modèle de la librairie indépendante n'est pas un modèle économique viable. Elle m'affirme que ces dernières sont le commerce « *le moins rentable de France derrière les fleuristes* ».

<sup>41</sup> *Ibidem.*

mentionne pas la nécessité d'un équilibre entre les deux sphères : plutôt que de se conformer aux attentes de ses client-es, elle prend le contre-pied en affirmant leur indiquer subtilement les ouvrages à acheter en les exposant de manière prolongée. Cette sélection et affichage d'ouvrages comporterait par conséquent une volonté politique surpassant l'attente de rentabilité. C'est ce qu'elle suggère dans cet extrait d'entretien à propos des stratégies de mise en avant de contenus décoloniaux par rapport au comportement de la clientèle :

**Figure 1. Table de pile de livres à l'entrée de L'Affranchie**



Photo : Mathilde Desjeunes

faire naître des réflexions et des intérêts en parlant de ces livres et en les mettant longtemps à l'avant sur les tables de piles de livres, tels que *Entrer en pédagogie anti-raciste* ainsi que

-Donc voilà on est un peu filoutes, on essaie en tout cas. Sinon ouais, je pense on investit dans des fonds, on achète des livres, on sait très bien qu'ils vont pas bouger tout de suite.[...]

-C'est un travail de persuasion ?

-Ouais, en tout cas de.. d'attiser leur curiosité, je pense qu'on est plutôt sur quelque chose comme ça « mais vous verrez ça va vous plaire ». Après on a de la chance... ça va être sur la poésie, les essais en général c'est des personnes qui ont déjà des idées en tête. Mais après quand on fait des piles, bah voilà les gens ils nous font confiance.

Elle souligne ainsi son rôle de prescription, notamment en affirmant que ces ouvrages ne correspondent pas forcément aux attentes de sa clientèle, celle-ci n'ayant pas « *réfléchi à ces questions* ». C'est pourquoi elle dit jouer de sa capacité à

des ouvrages de bell hooks qui sont visibles dès l'entrée de la librairie comme on le voit sur la Figure 1.

On observe *a priori* une plus grosse autonomie et marge de manoeuvre vis-à-vis de la dimension économique chez l'Affranchie librairie par rapport à ses collègues. Toutefois, la gérante mentionne d'avantage le rôle du marché éditorial comme obstacle à la mise en avant de contenus décoloniaux, de la même manière que les autres libraires.

---

## B/ La dépendance envers le secteur éditorial ?

L'argument d'une dépendance aux maisons d'édition pour la diffusion de contenus décoloniaux est récurrent dans les discours des acteur-rices. Toutefois, de la même manière que la sphère marchande, ces dernier-es la présentent plus ou moins comme un obstacle à leur autonomie, participant à la mise en cohérence globale de leur discours.

En effet, l'approche socio-économique du livre prend en compte le rôle des maisons d'édition dans l'étude de la chaîne du livre, celle-ci comportant une dimension symbolique et économique comme précédemment évoqué, mais également éditoriale<sup>42</sup>. Elle est présentée comme une contrainte pour la majorité des libraires qui rappellent que la librairie s'inscrit dans la chaîne du livre et dépend directement des livres qui sont édités. En effet, en plus de l'impératif de rentabilité, Bertrand avance qu'il ne peut mettre en avant des savoirs non-eurocentrés dans la mesure où les maisons d'édition ne mettent elles-mêmes pas en lumière ce type de contenu :

« Après la question.. le libraire est toujours bloqué : qu'est-ce que les éditeurs éditent ? C'est-à-dire qu'on peut pas vendre des livres qui n'existent pas, tu vois. Y'a ce côté là en tout cas où certes on choisit tout ce qu'on met dans notre librairie mais il reste plein de choses à écrire, plein de pans d'études à faire, à éditer... mais c'est un sujet qui est hyper intéressant... »

En parlant de blocage, le gérant expose une dépendance stricte aux maisons d'édition et décharge la motivation à mettre en avant des contenus décoloniaux sur ces dernières. Il

---

<sup>42</sup> Bossier, Sylvie, et Sophie Noël. « Robert Escarpit, précurseur de l'approche socio-économique du livre », *Communication & langages*, vol. 211, no. 1, 2022, pp. 3-19.

laisse entendre l'existence d'un vide éditorial sur le sujet comme justification d'une absence de ces contenus dans sa librairie. Soazic a recours au même argument à propos de la littérature étrangère : proposant surtout de la littérature anglo-saxonne, elle met en lumière l'obstacle de la traduction à l'importation d'oeuvres étrangères. Il existe en effet plusieurs freins et raisons à la traduction que la sociologie de la traduction a largement traité<sup>43</sup>. Au-delà des obstacles financiers et culturels, la motivation politique est aussi un levier de mise en avant de penseur·euses marginalisé·es<sup>44</sup> autant qu'elle peut conduire à ce que ces dernier·es soient mis·es à distance par l'espace éditorial français<sup>45</sup>. À ce propos, Soazic témoigne de ces blocages dans les maisons d'édition qui entravent selon elle le développement du rayon de littérature décoloniale de l'Affranchie :

« Et je trouve qu'au final on s'en sort pas trop mal même si j'adorerais qu'il y ait beaucoup plus de récits encore proposés; mais en fait la vraie question c'est ce qui est édité quoi, qui a la place de dire quoi, parce que c'est un peu toujours les mêmes [...] »

Ainsi, la gérante adopte un discours de nature critique envers les maisons éditoriales en mentionnant les rapports de pouvoir qui se jouent dans les publications. En effet, elle parle du racisme structurel qui traverse la grande partie des maisons d'édition généralistes et des enjeux de visibilité de certains groupes sociaux, à savoir les personnes blanches au détriment des personnes racisées.

À contre-sens de ces discours centrés sur les obstacles causés par les maisons d'éditions, les libraires témoignent également d'une marge de manœuvre allant de la sélection au refus en passant par l'alliance avec des maisons d'éditions indépendantes critiques<sup>46</sup>. Soazic met par exemple en avant au cours de l'entretien ses alliances avec

---

<sup>43</sup> Voir notamment Sapiro, Gisèle. « Les obstacles économiques et culturels à la traduction », Gisèle Sapiro éd., *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*. Ministère de la Culture - DEPS, 2012, pp. 25-53. et Rochlitz, Rainer. « Traduire les sciences humaines », *Raisons politiques*, vol. no 2, no. 2, 2001, pp. 65-77.

<sup>44</sup> Noël, Sophie. « L'engagement par la traduction. Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des ouvrages de sciences humaines », Gisèle Sapiro éd., *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*. Ministère de la Culture - DEPS, 2012, pp. 273-295.

<sup>45</sup> Collier, Anne-Claire. « La traduction manquée d'Edward Saïd en France », *Sociologie*, vol. 11, no. 4, 2020, pp. 399-413.

<sup>46</sup> « Par éditeurs critiques sont désignées les structures indépendantes publiant dans le domaine des sciences humaines et des essais, animées par une conception politique (globalement de gauche) ou « engagée » de leur métier, dont la production se situe au carrefour des secteurs universitaire, militant et grand public (voir tableau). » (Noël, 2012)

**Figure 2 : La population des éditeurs critiques indépendants (par ordre chronologique de création)**

Éditeurs	Date de création	Département	Statut	Salariés (base 2006)	Titres/an
L'Éclat	1985	75	Sarl	2	10-25
Climats (racheté par Flammarion en 2005)	1988	34	Sarl	1	10-25
Syllepse	1989	75	Association	1	> 25
Encyclopédie des nuisances	1993	75	Eurl	0	< 10
Ivrea	1992	75	Sarl	0	< 10
L'Insomniaque	1993	93	Association	0	< 10
Dagorno	1992	75	SA	0	< 10
Le Temps des cerises	1994	93	Sarl	3	> 25
Textuel (essais uniquement)	1994	75	Sarl	10	< 10
Sens & Tonka	1995	75	Sarl	2	10-25
Sulliver	1995	13	SA	0	10-25
Raisons d'Agir	1996	75	Association	1	< 10
La Dispute	1996	75	Sarl	3	10-25
Agone	1997	13	Association	6	10-25
Les Arènes	1997	75	Sarl	6	10-25
Le Passant ordinaire	1997	33	Association	3	< 10
Exils	1997	75	SA	0	< 10
Golias	1997	69	Sarl	3	10-25
Les Nuits rouges	1997	75	Association	0	< 10
La Fabrique	1998	75	Sarl	1	< 10
Nautilus	2000	75	Sarl	1	< 10
Parangon	2000	69	Sarl	0	10-25
Aden	2000	Bruxelles	sprl	2	10-25
Les Éditions libertaires	2001	17	Association	0	10-25
Danger public (filiale de La Martinière depuis 2005)	2002	75	Sarl	0	3
Le Croquant	2003	73	Coopérative	0	10-25
Homnisphères	2003	75	Sarl	1	< 10
Amsterdam	2003	75	Sarl	0	10-25
Lignes	2003	75	Sarl	2	10-25
L'Échappée	2004	75	Association	0	< 10
Sextant	2004	75	Sarl	0	< 10
Delga	2004	75	Sarl	0	< 10
Les Prairies ordinaires	2005	75	Sarl	0	< 10

Noël, Sophie. « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : le cas de l'édition indépendante « critique » », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 10, no. 2, 2012, pp. 73-92.

Lilya de la librairie Meura met aussi en scène cette capacité de décision et de sélection dans la collaboration avec les maisons d'édition. Elle rappelle au même titre que Soazic que les diffuseurs et éditeurs ne peuvent pas imposer les ouvrages à exposer et vendre en magasin et qu'elle peut les refuser. Par exemple, l'anecdote rapportée d'une rencontre avec un éditorialiste de chez Gallmeister, maison spécialisée en littérature états-unienne, est assez parlant. Elle me confie n'être pas du tout intéressée et même ennuyée par cette

certaines maisons d'édition indépendantes qui œuvrent selon elle à visibiliser ces groupes minorisés :

« Et avec le temps ce qui est hyper chouette c'est que je connais très bien les maisons féministes, les vraies belles maisons, et que y'a eu un intérêt commun sur la visibilité de celles-ci, ces expériences — et notamment avec les éditions « Hors d'atteinte » à Marseille, on est hyper proches — et qui participe en fait à donner de la place à des écritures de personnes qu'on attend pas dans l'écriture. »

Ainsi, la gérante de l'Affranchie librairie met en avant un discours de sélection réfléchi à motivation politique qui chercherait à contourner les logiques éditoriales dominantes. En pratique, celle-ci consiste à privilégier une posture qui oscille entre méfiance des maisons d'édition dominantes et alliances avec celles qui correspondent aux revendications politiques de la librairie, notamment les maisons d'éditions indépendantes critiques. Sophie Noël parle de « *communauté de situation ou de vision* » pour désigner le réseau que constitue ces dernières et les librairies indépendantes. Elle a dressé un aperçu de l'émergence de maisons dans les années 2000 (voir figure 2) pour témoigner de leur abondance.

littérature ; pas par « *antiaméricanisme* » mais par manque de contenu stimulant intellectuellement. C'est ainsi qu'elle justifie son refus d'accueillir des ouvrages de la maison d'édition comme l'évoque cet extrait d'entretien :

« Oliver Gallmeister c'est la littérature blanche, des grands espaces américains. Mais les grands espaces américains qu'est ce que je m'en fous, mais d'une force. Y'a plein d'auteurs du 19ème qui ont déjà écrit dessus merveilleusement, pourquoi je vais aller me fader du énième livre de cow-boy du 19eme siècle. »

Ainsi, Lilya efface dans son discours l'idée d'une dépendance aux sorties éditoriales pour sélectionner les ouvrages exposés en magasin bien qu'elle mette en avant la nécessité d'une rentabilité financière. À propos des ouvrages décoloniaux théoriques, elle n'aborde pas le sujet d'un vide éditorial ou d'obstacles à la traduction l'empêchant d'accorder une visibilité à ces ouvrages. N'ayant pu observer les ouvrages directement affichés en librairie, la question reste de savoir s'il s'agit d'un impensé ou bien d'une mise en scène de l'autonomie de Meura sur la dimension symbolique au même titre que l'Affranchie.

Les trois libraires doivent ainsi composer avec le marché éditorial pour la diffusion d'ouvrages décoloniaux dans leur librairie. Ce dernier étant varié entre maisons d'édition généralistes et maison d'éditions indépendantes critiques, les gérant-es ne se repèrent pas tous-tes de la même manière dans cet espace, certain-es parlant principalement des obstacles rencontrés et d'autres arrivant à faire dialoguer leur identité symbolique et leurs « partenariats ».

Les discours des libraires sur leurs engagements à mettre en avant des ouvrages décoloniaux visent à afficher une cohérence avec leur absence ou leur présence au sein de la librairie. Ces discours vont dépendre de l'image que le/la libraire cherche à donner de la librairie, les projets liés à la déconstruction des savoirs dominants étant davantage favorables à accueillir des ouvrages non-eurocentrés. Plus la mise en avant de ces contenus est revendiquée et affirmée et plus la distanciation avec la dimension économique et/ou éditoriale est opérée par les acteurs. La dépendance à la chaîne du livre est alors soit totalement occultée soit présentée comme un obstacle de plus à la sélection d'ouvrages abordant les questions décoloniales tandis que certains acteurs parviennent à naviguer dans cet espace afin de permettre la diffusion de ces contenus. Il s'agit donc maintenant

d'analyser les ressources qui leur permettent cette marge de manœuvre. Après avoir parlé du « pourquoi », il convient de s'intéresser au « comment », c'est-à-dire comment et par quel(s) moyen(s) les libraires traitent les questions décoloniales et comment il les mettent concrètement en visibilité.

## Chapitre 2 : La quête de décolonisation des savoirs en pratique

En pratique, la volonté des libraires à promouvoir des contenus décoloniaux et leur exposition effective repose en préalable sur l'acquisition de certaines dispositions et ressources. Participer à décoloniser les savoirs et mettre en lumière ces sujets requiert en effet un apprentissage qui est distribué inégalement parmi les libraires enquêté·es. Ces dernier·es n'arborent pas le même rapport à ces questions, les conduisant à s'en emparer de manière différenciée, et à adopter une compréhension spécifique de ces théories critiques qui a à voir avec l'espace militant anti-raciste français. Cet aspect est particulièrement visible lorsque nous observons les pratiques de gérant·es

### **I/ La décolonisation des savoirs dans un espace symbolique**

Bien que la quête de décolonisation des savoirs suppose de laisser plus de place à des voix et des points de vue minorisés, le lieu de diffusion intellectuelle qu'est la librairie conduit à se questionner à propos des rapports de pouvoir qui traversent ce lieu, notamment sur les mécanismes et les logiques de visibilité et invisibilité de ces contenus.

---

#### A/ Faire parler les dominé·es par les dominant·es ?

Le fait de s'emparer des questions décoloniales et de les rendre visibles suppose de posséder des « dispositions critiques »<sup>47</sup> liées à un fort capital culturel. La trajectoire et la réputation de la librairie participent à l'accumulation de ressources symboliques, conférant une certaine reconnaissance et marge de manœuvre dans la sélection des ouvrages.

---

<sup>47</sup> Picot, Pauline. « « Intellectualiser la révolte » : trajectoires de militant·e·s antiracistes post- et décoloniaux·ales », *Mouvements*, vol. s2, no. HS, 2022, pp. 140-152.

En s'appuyant sur le travail de Pauline Picot sur les ressorts de l'engagement de militant-es antiracistes, post- et décoloniaux-les, étudier la trajectoire sociale des libraires permet de comprendre le capital culturel acquis par ces dernier-es dans la mesure où il est inhérent aux « dispositions critiques et intellectuelles » conduisant les acteur-rices à intellectualiser leur rapport aux questions décoloniales dans une perspective de décentrement des savoirs. Lilya et Soazic ont notamment acquis un important capital culturel au cours de leur trajectoire. En effet, Soazic, femme cisgenre blanche d'une trentaine d'années, a poursuivi des études théâtrales à Lille avant de suivre une formation à l'Institut national de formation de la librairie à Paris. Par la suite, elle occupe un poste à mi-temps dans une librairie et dans une maison d'édition, puis reprend la direction d'une maison d'édition spécialisée dans le théâtre (Éditions La Fontaine) où elle crée la collection « Ci-dessous ». Elle reprend la librairie qui lui est associée, Dialogues théâtre, qui deviendra L'Affranchie librairie. Constatant déjà une sous-représentation des femmes au théâtre, elle dit opérer sa « découverte du féminisme et des féminismes » pendant la visibilité médiatique du mouvement *Me Too* autour des années 2017. C'est l'accumulation de ce capital qui la conduit à entreprendre la proposition de lectures visant à déconstruire les normes de genre. En effet, comme le souligne Pauline Picot : « *Paradoxalement, la réussite scolaire et l'acquisition d'un capital culturel légitime favorisent non pas la conformation aux normes de la société majoritaire mais l'expression de dispositions à la critique, qui se trouvent étayées par les connaissances acquises.* »<sup>48</sup> Ainsi, les ressources accumulées notamment liées aux milieux militants, comme « *la conscience de l'oppression, l'acquisition de concepts universitaires ou l'intégration d'un habitus réflexif* »<sup>49</sup> conduit Soazic à intégrer des dispositions aptes à prendre en compte les questions décoloniales dans son parcours et sa librairie.

Il en va de même pour la librairie Meura avec Lilya, femme cisgenre racisée d'une quarantaine d'années. En effet, elle provient d'une famille où son père était expert comptable, sa mère femme au foyer et où les enfants ont tous-tes fait des études supérieures. Elle-même a suivi un cursus de droit et a entamé une thèse en droit institutionnel. Elle a travaillé dans un cabinet d'avocat avant de chercher à se réorienter

---

<sup>48</sup> *Ibidem.*

<sup>49</sup> Eched, Yaël. « « Se déconstruire ensemble » : la formation à l'antiracisme comme outil de maintien de l'ordre racial », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 42, no. 1, 2023, pp. 14-30.

professionnellement et de se voir proposer la reprise de la librairie Meura « par pur hasard ». Au cours de l'entretien, Lilya a vite évacué la question à propos de ses engagements politiques (« *Pleins de choses par-ci par-là. Rires. Mais ça aussi c'est une autre vie.* ») mais a laissé entendre avoir milité pendant un certain moment. C'est donc le capital hérité au cours de sa trajectoire sociale qui lui permet d'adopter une « disposition au travail intellectuel », à la critique des normes dominantes et à revendiquer la transmission d'ouvrages permettant l'émancipation par la connaissance, par l'étude critique de tous les points de vue.

Quant à Bertrand du Biglemoi, homme blanc cisgenre d'une trentaine d'années, il possède un parcours différent dans la mesure où il n'est pas familiarisé avec les sciences sociales lors de sa trajectoire. En effet, issu d'une famille de parents commerçants, il a suivi des études d'ingénierie dans les énergies renouvelables et dit ne pas provenir du monde de la librairie. Il a tout de même effectué une formation au métier de libraire lors de sa reconversion professionnelle avant de travailler quelques mois en librairie indépendante puis d'ouvrir la sienne. Malgré ce capital, Bertrand revient de manière récurrente au cours de l'entretien sur sa méconnaissance des sciences sociales et son manque de spécialisation dans les questions anti-racistes et décoloniales. Ce sentiment d'incompétence est lié à son apprentissage dans les sciences dites dures qui sont traditionnellement séparées des sciences « molles »<sup>50</sup> — c'est-à-dire les sciences humaines et sociales dont la méthodologie diffère — mais aussi aux types de ressources accumulées par la librairie qui constituent un capital symbolique moins important que ses consœurs.

En effet, la trajectoire permet également de comprendre les ressources et les compétences qui ont été acquises et qui permettent à certaines librairies de naviguer dans la chaîne du livre afin de mettre en avant les questions décoloniales. Ainsi, ces ressources traduisent la détention d'un capital symbolique qui, conceptualisé par Pierre Bourdieu, renvoie à l'accumulation de ressources liées à un capital culturel et/ou économique qui permet aux individus de disposer d'une certaine crédibilité et de légitimer et faire reconnaître sa position dans un certain espace social<sup>51</sup>. Ce capital symbolique est donc lié à la réputation de la librairie inhérente à la formation des libraires mais également de

---

<sup>50</sup> Galison P., Stump D. J. (dir.), *The Disunity of Science: Boundaries, Contexts, and Power*, Stanford (CA), Stanford University Press, 1996.

<sup>51</sup> Bourdieu Pierre, *Language et pouvoir symbolique*, Points Essais, 2014.

l'identité de la librairie. Ainsi, pour le cas de l'Affranchie, la distanciation opérée avec la sphère économique analysée dans la partie précédente ne tient pas forcément à un plus grand capital économique de la librairie<sup>52</sup>, mais à une forme de reconnaissance dans l'espace des librairies, notamment militante et féministe, qui lui assure de pouvoir opérer la ventes d'ouvrages mis en avant :

- « Après en général on a énormément de chances, quand on met en avant un coup de cœur, sur Instagram par exemple, on a des ventes. On a une force de prescription assez forte.
- Le public il vous fait confiance...
- Ouais. Ouais, bah à force. On a quand même cette chance là. Après, on la prend pas pour acquise et parfois on vend moins, mais c'est pas tombé dans l'oreille de.. y'a beaucoup d'enregistrements, de gens qui gardent pour garder pour plus tard. »

C'est le capital symbolique de la librairie qui permettrait à Soazic de pouvoir choisir les maisons d'édition qui mettent en avant des contenus de personnes minorisées et de proposer à sa clientèle des ouvrages décoloniaux sans être entravée par le manque d'achats. Cet engagement à cette transmission peut également constituer une stratégie d'accumulation de ce capital, comme Sophie Noël l'avance à propos de maisons d'éditions indépendantes avec la publication d'auteur·rices critiques. Cette stratégie d'accumulation du capital symbolique peut aussi s'incarner dans la proposition d'une offre se démarquant des sélections traditionnelles, ce qui est caractéristique de l'économie des biens symboliques<sup>53</sup>. C'est le cas de la librairie Meura qui se démarque par sa spécialisation dans les ouvrages de sciences sociales ainsi que par la mise en avant d'auteur·rices qui ne s'adresse pas au grand public. Installée depuis 1945 dans le quartier des anciennes facultés, entre Science Po Lille et l'École supérieure de journalisme, la librairie possède une certaine réputation que Lilya me dit déjà connaître lorsqu'elle était étudiante. Elle raconte comment elle a connu cette enseigne lors de son arrivée en France en 1994 :

« Il se trouve que moi j'étais cliente de cette librairie. Moi, quand je suis arrivée en France on m'a dit « Lilya, quand t'arrives à la fac, tu regardes les panneaux d'affichages [...] et pour tes bouquins tu viens chez Meura. »

---

<sup>52</sup> En 2019, elle réalise un chiffre d'affaire de 182 500,00 euros; celui des autres librairies n'est pas publié (source : [sociétés.com](http://sociétés.com)).

<sup>53</sup> Karpik Lucien, *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard, 2007.

Ainsi, cet extrait témoigne de la renommée et de la reconnaissance de la librairie. Lilya me confirme que ses client-es viennent spécialement à Meura car iels savent que des ouvrages sont spécifiques à cette enseigne. Par conséquent, proposer des ouvrages décoloniaux et non-eurocentrés, dans l'espace des librairies qui mettent peu en avant ce type de contenu peut s'inscrire dans cette stratégie de démarcation, notamment vis-à-vis des enseignes généralistes comme Le Furet du Nord. Cette entreprise s'aligne sur son projet pour l'esprit critique :

« C'est toujours la même démarche : c'est laisser de la place pour des choses qu'on voit pas, et c'est ce que les gens viennent chercher ici en fait. C'est la même démarche, en essai et en littérature. Et pour les questions décoloniales, féministes, etc. C'est la même logique.

Par conséquent, la difficulté à se démarquer dans l'espace des librairies de par le faible capital symbolique de la librairie conduit à afficher une plus grande dépendance vis-à-vis du marché du livre, comme on l'a évoqué précédemment avec Le Biglemoi. La librairie ayant vu le jour depuis seulement trois ans, sa trajectoire diffère radicalement des deux autres, celle-ci n'ayant pas pu encore accumuler les mêmes ressources et se faire reconnaître dans l'espace concurrentiel des librairies. Elle peut donc difficilement opérer une mise à distance des contraintes éditoriales et économiques en décidant de sélectionner des ouvrages opérant un décentrement, en plus d'un manque de compétences du libraire et de la clientèle sur ces questions.

La trajectoire des libraires et des librairies permet ainsi de souligner une accumulation différenciée de capitaux culturels et symboliques, permettant l'acquisition de dispositions critiques à l'intégration et à la mise en avant des questions décoloniales. Les librairies, comme espace symbolique, représentent ainsi les rapports de pouvoir de l'espace social avec une place relative laissée aux questions décoloniales.

---

## B/ La relative visibilité des questions décoloniales

Lorsqu'on observe les pratiques concrètes de mise en avant de contenus décoloniaux par les libraires, on remarque que leur visibilité est encore minoritaire malgré les discours en leur faveur. Meura étant en cours de cessation d'activité et le Biglemoi

n'accordant pas de place à ces questions, nous nous concentrerons sur l'analyse de l'Affranchie.

La visibilité des ouvrages décoloniaux repose sur leur accessibilité dans l'espace et sur les interfaces numériques. Ainsi, leur place dans l'organisation spatiale de la librairie représente symboliquement le poids que ces ouvrages comportent. Pour le rayon de littérature décoloniale de l'Affranchie, on peut observer que l'accès à ce rayon, par rapport aux autres de la librairie, reste peu visible. En effet, au regard de la superficie totale de la librairie, il représente une part faible de cette dernière, comme on peut l'observer à droite sur la figure 3 et à gauche sur la figure 4, comparé aux rayons voisins : « Féminismes »,

**Figure 3. Vue de l'accessibilité du rayon « Littérature décoloniale" à côté des rayons féministe et LGBTQIA+ à L'Affranchie librairie**

**Figure 4. Vue de l'accessibilité du rayon « Littérature décoloniale » à côté du rayon « Mondes vivantes » à L'Affranchie librairie**



Photographie : Mathilde Desjeunes



Photographie : Mathilde Desjeunes

« LGBTQIA+ » et « Écoféminismes ». De plus, son agencement et sa disposition ne le met pas en avant autant que d'autres rayons lorsqu'on entre dans la librairie.

Les espaces de la librairie dédiés à la promotion d'ouvrages témoignent également de l'intention des libraires de porter certaines thématiques. Ainsi, à l'Affranchie, il y a quatre tables disposées à l'entrée qui exposent des livres couchés de manière à rendre la première de couverture visible. Sur deux tables dédiées aux questions écologiques et féministes et aux sorties littéraires, se trouvent le livre *Et, refleurir* de Kiyémis qui raconte l'exil et les rêves d'une héroïne originaire du Cameroun s'installant en France ainsi que *Moi, Tituba sorcière...* de Maryse Condé dont l'histoire s'ancre dans le contexte des révoltes d'esclaves en Barbade. Sur les deux autres tables, comme vu sur la Figure 1 précédemment, deux ouvrages de bell hooks sont immédiatement visibles (*De la marge au centre : Théorie féministe* et *Sororité : guérir des blessures psychiques infligées par la domination*) ainsi que *Entrer en pédagogie anti-raciste : d'une lutte syndicale à des pratiques émancipatrices* du collectif Arpentages. La très grande majorité des livres sont écrits par des femmes et personnes non-binaires et sont des essais, romans et témoignages traitant de questions de genre et de sexualité en passant par les théories anarchistes. On remarque que la représentation d'un féminisme blanc reste majoritaire, avec des ouvrages pour la plupart eurocentrés. Il en va de même pour les recommandations d'ouvrages sur le site internet de la librairie. Parmi les livres « coups de cœur » sur Instagram, sur les vingt derniers posts de la librairie, seules les autrices Kiyémis et Dahlia de la Cerda dont les histoires s'ancrent dans les pays du Cameroun et du Mexique, sont mises en avant<sup>54</sup>. Soazic avoue en effet au cours de l'entretien mettre difficilement en avant des femmes racisées dans le rayon « Romans » :

Pour le moment on a surtout développé des récits lesbiens, c'est vraiment une demande très forte qu'on a ici. Alors si vous faites « racisé » et « lesbien » alors euh vraiment il doit y en avoir un \*rires\*. Très très rare. Chaque année on se met des objectifs bibliographiques et c'est vrai qu'en traduction on a des choses extrêmement intéressantes mais ça va être vraiment que quelques références.. mais vraiment très très bien ! Donc on préfère pour le moment de rester comme ça parce que j'ai pas non plus les moyens d'acheter des stocks illimités.

---

<sup>54</sup> Mis à jour le 21 mai 2024.

Ainsi, dans l'extrait, on remarque l'impossibilité à penser sujets lesbiens et racisés, le développement de récits lesbiens étant pensé automatiquement en tant que récits blancs. En recourant à l'argument économique (l'unique fois au cours de l'entretien), la gérante avance le choix de ne pas mettre en avant ces quelques récits permettant de visibiliser les identités de femmes lesbiennes et racisées. De la même manière, sur les publications Instagram dédiées aux ouvrages traitant de la condition des personnes trans, l'imbrication de sujet trans et racisés est un impensé.

On retrouve cette même dynamique à propos des personnes occupant l'espace au sein de la librairie, notamment lors des rencontres avec les auteur·rices. De la même manière que les auteur·rices des ouvrages mis en avant, les rencontres restent encore majoritairement un espace blanc. L'Affranchie organise au cours de l'année deux grands festivals : le Festival d'Amour et le Printemps des Poétesses. Ces rencontres étant systématiquement rediffusées sur le podcast de la librairie, on observe que sur un total de 132 rencontres, moins de 30 personnes sont des auteur·rices racisé·es *a priori*, dont une dizaine évoque des questions décoloniales et anti-racistes. De plus, même lors de ces rencontres, Soazic avance que le public est principalement composé de personnes blanches, exposant même parfois les auteur·rices à du racisme ordinaire :

- « Et même si on est pas concerné·es, je sais que j'ai eu plein de rencontres où j'étais pas directement concernée et où vraiment, quand on a reçu Fatima Ouassak, Marie Da Silva, quand on a eu... bah Joohee : c'était une rencontre hyper forte parce qu'elle était encore fort en colère, y'avait tout un *process* encore.. ça lui faisait du bien de pouvoir se cacher dans un espace *safe* avec beaucoup de personnes concernées, présentes... bah ce sont des moments qui déplacent en fait..ça permet d'ouvrir son cerveau à d'autres réalités...[...]

- Vous avez une clientèle blanche ?

- Bah pas systématiquement... ça dépend des sujets. Mais avec Christelle Murhula qui écrit sur les *Amours silencieux* : donc comment la révolution romantique touche seulement certaines personnes, et qu'on oublie — parce quelle est concernée c'est une femme noire — le fétichisme qui peut être dirigé vers d'autres femmes racisées évidemment. [...] Et j'étais persuadée qu'on serait vraiment, comme pour d'autres rencontres, en majorité noire. Et en fait pas du tout. C'était vraiment les personnes qui se sentent, à l'époque, concernées sur cette révolution romantique, c'est-à-dire des personnes blanches et bourgeoises, et qui de ce fait, c'était même gênant parce qu'il y a la question de comparer le fait d'être noire au fait d'être rousse par exemple, voilà. »

Ainsi, on remarque que la gérante présente la librairie comme un espace *safe*<sup>55</sup> pour les personnes racisées, s'incluant par là paradoxalement dans le processus de réappropriation de l'espace par les femmes racisées, avec la venue d'une clientèle « concernée ». Ce terme est utilisé à cinq reprises au cours de cet extrait et permet d'une certaine manière de tracer une frontière entre les personnes racisées et les personnes blanches, extrayant ces dernières de la question du racisme selon Yaël Eched : « *Le terme de « personne concernée », qui euphémise la racialisation, place du même coup la blancheur<sup>56</sup> hors de l'espace social de la race.* »<sup>57</sup>. Ainsi, l'autrice montre comment l'utilisation de concepts tirés de l'intersectionnalité et la maîtrise du lexique de l'anti-racisme par des militantes féministes sont autant de « *stratégies de contournement de la critique antiraciste* » et des manières de reconduire les hiérarchies raciales en les masquant. Il s'agit également de l'expression d'une forme de domination symbolique incarnée par la blancheur qui est reconduite de manière inconsciente par Soazic. Ainsi, on remarque que l'appropriation de l'espace de la librairie comme espace intellectuel de contestation des normes dominantes reste encore majoritairement blanc.

Symboliquement et matériellement, proposer un contenu décolonial n'est pas évident dans la mesure où il requiert de disposer d'un fort capital culturel et symbolique pour endosser un rôle de prescription. L'espace de la librairie reste également dominé par des savoirs et sujets blancs. Ainsi, nous nous sommes focalisés sur une analyse en terme de rapport de race comme facteur révélateur de la place laissée aux questionnements décoloniaux. La question de la race est en effet prédominante dans les ouvrages présentés dans le rayon décolonial, traduisant l'usage du paradigme décolonial dans les milieux militants de l'espace anti-racistes et post- et décolonial.

---

<sup>55</sup> Dans les milieux militants, il s'agit d'une manière de décrire un espace composé de personnes dans un processus de déconstruction des normes dominantes, conscientes des rapports de domination.

<sup>56</sup> "La blancheur désigne la position raciale majoritaire, dans les rapports sociaux de race d'un espace donné (Guillaumin, 1972), qui confère des bénéfices matériels et symboliques ; souvent réduite à la couleur de la peau ou au phénotype, la blancheur correspond à un ensemble de propriétés qui classent les individus sur l'échelle des hiérarchies raciales (langues, accents, présentation de soi, religion, patronymes, statut migratoire, etc.). » (Yaël Eched, 2023).

<sup>57</sup> Eched, Yaël. « « Se déconstruire ensemble » : la formation à l'antiracisme comme outil de maintien de l'ordre racial », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 42, no. 1, 2023, pp. 14-30.

## II/ Quel usage du décolonial à la librairie ?

La question de la décolonisation du savoir et d'un décentrement à la librairie de l'Affranchie se manifeste principalement par la mise en avant de contenus sur l'anti-racisme et sur la question de la race. Le rayon « littérature décoloniale » abrite ces ouvrages, utilisant le label « décolonial » pour regrouper une multitude de thématiques, de courants et de penseur-euses différents. Il participe ainsi du « discours antiraciste postcolonial »<sup>58</sup> émergeant dans l'espace<sup>59</sup> anti-raciste français, développant un mode d'action intellectualisé.

---

### A/ Ce que revêt le label décolonial

Lorsqu'on analyse concrètement le type d'ouvrages présentés dans le rayon spécialisé à la « littérature décoloniale », on observe une diversité de courants théoriques, de mouvements militants et d'acteur-rices qui sont homogénéisés sous le label décolonial.

Le rayon « littérature décoloniale » est composé de cinq étagères dont trois servent à mettre en avant la première de couverture des ouvrages. Les deux plus gros des rayons exposent des ouvrages dont les thématiques portent majoritairement sur le « féminisme décolonial », à comprendre tout ce qui ne s'inscrit pas dans le féminisme blanc. Le féminisme « décolonial » ou « postcolonial » est en effet utilisé comme un terme descriptif pour englober sous une seule dénomination la diversité des mouvements et des pratiques des femmes avec une volonté d'articuler les rapports de genre, de race, de classe, etc. Les chercheuses Ella Shohat et Chandra Talpade Mohanty critiquent le caractère monolithique du terme « postcolonial » qui reproduit les « stéréotypes produits par le regard blanc »<sup>60</sup> en

---

<sup>58</sup> Picot, Pauline. « Quelques usages militants du concept de *racisme institutionnel* : le discours antiraciste postcolonial (France, 2005-2015) », *Migrations Société*, vol. 163, no. 1, 2016, pp. 47-60.

<sup>59</sup> La notion d'espace est définie comme « un univers de pratiques et de sens relativement autonome à l'intérieur du monde social, et au sein duquel les mobilisations sont unies par des relations d'interdépendance », MATHIEU, Lilian, « L'espace des mouvements sociaux », *Politix*, n° 77, 2007, pp. 131-151

<sup>60</sup> Cleuziou, Juliette. « Cahiers Genre et Développement, N° 7, 2010 Christine Verschuur (dir.). Genre, postcolonialisme et diversité des mouvements de femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 32, no. 2, 2013, pp. 104-107.

plus d'homogénéiser les groupes sociaux. Ainsi, on retrouve des ouvrages comme *Pensée féministe décoloniale*, ouvrage collectif aux éditions Anaconda et *Un féminisme décolonial* de Françoise Vergès. On remarque une hétérogénéité dans la position sociale et géopolitique des lieux d'énonciation, entre auteur·rices français·es et du Sud global (« Quinze autrices originaires d'Amérique du Sud, centrale et caribéenne »). Le terme décolonial est utilisé dans les deux ouvrages. Toutefois, comme l'écrit Jules Falquet<sup>61</sup>, l'appellation de « féminisme décolonial » est généralement imputé aux courants théoriques féministes d'Amérique latine, avec notamment Gloria Anzaldúa et María Lugones, cette dernière étant considérée comme pionnière du féminisme décolonial avec son concept de "colonialité du genre" <sup>62</sup>. Appartenant à ce courant théorique *Théories féministes voyageuses : internationalismes et coalition depuis les luttes latino-américaines* de Mara Montanaro est exposé sur l'étagère du haut, face au public. *Décolonial* de Stéphane Dufoix retrace aussi les enjeux de ce terme et expose les études critiques d'Amérique latine du groupe *Modernidad/Colonialidad*.

On retrouve un ouvrage d'une penseuse et chercheuse vietnamienne : *Femme, indigène, autre* de Trinh T. Minh-ha. Celui-ci n'est pas classée avec l'autrice iranienne Chowra Makaremi qui se retrouve parmi plusieurs ouvrages laissant penser un découpage régional non géographique mais plutôt politique, censé représenter les féminismes arabes et islamiques<sup>63</sup>. Se trouvent notamment le livre documentaire *Féministes du monde Arabe* de Charlotte Bienaimée, *Les femmes musulmanes ne sont-elles pas des femmes ?* de Hanane Karimi et *Beurettes : un fantasme français* de Sarah Diffalah et Salima Tenfiche. Il ya des essais mais aussi des romans comme *Le cahier d'Aziz* de Chowra Makaremi constituant un témoignage de la révolution iranienne, *Illégitimes* de Nesrine Slaoui, abordant le thème de l'ascension sociale et des obstacles rencontrés par une personne racisée d'origine maghrébine en France ou des écrits de Pinar Selek comme par exemple *Parce qu'ils étaient arméniens*, traitant de la question de la mémoire et de l'exil en Turquie. Ces ouvrages diffèrent autant par leur sujet que par le contexte de l'histoire et les propriétés sociales des personnages. Leur qualification sous le vocable « décolonial » tiendrait alors

---

<sup>61</sup> Falquet, Jules. « Chapitre 5. Et la dynamique des rapports sociaux imbriqués créa les femmes. Une analyse matérialiste, imbricationniste et décoloniale du sexe », Patricia Lemarchand éd., *Qu'est-ce qu'une femme ? Catégories homme/femme : débats contemporains*. Éditions Matériologiques, 2023, pp. 107-130.

<sup>62</sup> Colin Philippe, Quiroz Lissel, *Pensées décoloniales : Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, Editions zones, 2023.

<sup>63</sup> Ali, Zahra, *Féminismes islamiques*, Paris, La Fabrique, 2012.

de leur caractère non eurocentré d'une part, et du traitement du thème du racisme en France d'autre part. Il s'agit en effet du thème le plus présent dans le rayon avec l'exposition de livres théoriques pionniers et incontournables des études sur la race en sciences sociales, comme par exemple *Race* de Sarah Mazouz, *Femmes, race et classe* de Angela Davis, *Sexe, race et pratique du pouvoir* de Colette Guillaumin ainsi que *La matrice de la race* de Elsa Dorlin et *Intersectionnalité* de Kimberlé W. Crenshaw. On retrouve beaucoup d'écrits et de penseuses de l'afro-féminisme avec notamment les livres de bell hooks qui sont ceux le plus mis en avant dans la librairie, comme le témoignent les figures 5 et 6. Parmi ces ouvrages exposés se trouvent aussi *Écrire le monde noir* de Paulette Nardal aux éditions Rot-Bo-Krik<sup>64</sup> ainsi que *Les sœurs Nardal*. Ces livres mettent ainsi en visibilité le rôle de ces penseuses dans le développement d'une conscience d'une identité Noire en France au début du XXème siècle. Il est aussi affiché un ouvrage de may ayim, une penseuse afro-allemande. La troisième étagère du rayon est presque uniquement dédiée au féminisme noir avec plusieurs livres de la chercheuse Léonora Miano et de la philosophe et militante brésilienne Djamila Ribeiro aux éditions Anaconda<sup>65</sup>, maison qui est surreprésentée dans ce

**Figure 5. Étagère 4 du rayon « Littérature décoloniale » à l’Affranchie**



Photo : Mathilde Desjeunes

<sup>64</sup> Les éditions Rot-Bo-Krik sont nés à Sète en 2021. Leur ligne éditoriale consiste à publier des ouvrages alternatifs à l'ordre colonial, son nom étant « l'ancien nom du quartier de la Crique à Cayenne, en Guyane, le quartier hors la ville coloniale".

<sup>65</sup> Spécialisée en premier lieu en littérature brésilienne, la maison d'édition se présente sur son site : « À leur création, fin 2009, les éditions Anaconda étaient axées sur la littérature marginale– une littérature faite par les minorités, raciales ou socio-économiques. Le talent littéraire est ici mis au service d'une cause politique ou sociale. ».

Figure 6. Étagère 5 du rayon « Littérature décoloniale » à l’Affranchie



Photo : Mathilde Desjeunes

rayon. Ainsi, l’édition de ces livres démontre le dialogue et la circulation des idées entre les divers féminismes noirs états-unien, francophone et français<sup>66</sup>, allemand, brésilien, etc. Dans le rayon, il y a aussi la présence de livres d’acteur-rices militant-es, liées à l’espace anti-raciste français, comme les ouvrages de Françoise Vergès, *Décolonisons-nous* de Franck Lao, *Les féministes blanches et l’empire* de Félix Boggio Éwanjé-Épée et Stella Magliani-Belkacem, co-auteur-rices notamment de *Nous sommes les indigènes de la République*, *Kiffe ta race* de Gracy Ly et Rokhaya Diallo ainsi que des ouvrages d’Assa Traoré comme *Lettre à Adama*.

Ainsi, derrière ce qui est appelé « littérature décoloniale » à l’Affranchie se trouvent des ouvrages regroupant des courants théoriques et des acteur-rices divers. Il y a peu de livres traitant des théorique critiques décoloniales directement, ni d’auteur-rices autochtones, s’expliquant notamment par les obstacles rencontrés à la traduction<sup>67</sup>. Une place plus importante est donc laissée au féminisme noir et aux productions théoriques sur la question de la race et du racisme, ainsi qu’aux écrits de penseur-euses de l’espace militant antiraciste qui mobilisent le paradigme décolonial comme discours et comme stratégie intellectualisée.

<sup>66</sup> Burnautzki, Sarah. « 5. Transferts de pratiques militantes et circulations littéraires des critiques *black feminist* dans le contexte francophone », Guillaume Bridet éd., *Dynamiques actuelles des littératures africaines. Panafricanisme, cosmopolitisme, afropolitanisme*. Karthala, 2018, pp. 75-91.

<sup>67</sup> Voir Chapitre 1, « II/ Le marché du livre, un obstacle pour décoloniser le savoir ? », p.25.

---

## B/ Le recours au paradigme post- et décolonial dans les luttes anti-racistes

Le rayon de littérature décoloniale à l’Affranchie participe à ce que Pauline Picot appelle « l’émergence d’un discours antiraciste postcolonial »<sup>68</sup> dans l’espace militant. En effet, comme mis en lumière par Sophie Noël pour l’édition critique, cet espace dédié aux livres « *apparaît comme un prolongement ou un substitut à l’investissement militant dans la mesure où cette activité permet d’investir des formes de radicalité fortement intellectualisées, d’autant plus valorisantes que les deux facettes (radicalité politique et intellectuelle) sont traditionnellement liées en France* »<sup>69</sup>. Ainsi, nous faisons l’hypothèse que la "littérature décoloniale" de l’Affranchie constitue un prolongement de l’espace anti-raciste français et témoigne de sa production et son influence théorique.

En effet, par regroupant divers courants théoriques qui cherchent à mettre en lumière des personnes minorisées et rendre compte des rapports de domination de l’espace social, elle procède à la même inspiration des mouvements militants, illustrant et réutilisant leurs influences théoriques. La chaîne du livre et l’espace militant sont effectivement liés : « *Anne-Claire Collier montre que la traduction des études postcoloniales répond à une repolitisation de l’espace intellectuel français dont son partie prenante les discours militants* »<sup>70</sup>. L’espace anti-raciste français, étudié par Pauline Picot, voit ainsi émerger depuis 2003 des nouveaux acteurs<sup>71</sup> qui utilisent un mode d’action fortement intellectualisé en recourant à divers courants pour construire l’appareil théorique de leurs mouvements. L’auteurice parle d’un « *héritage conceptuel des luttes radicales états-uniennes des années 1960-1970, des éléments de rhétorique marxiste-léniniste et tiers-mondiste pour le concept d’impérialisme, aussi bien que des théories anti-colonialistes héritées de Frantz Fanon et des luttes de décolonisation des années 1950-1960* ». Ces mouvements recourent à ces réflexions pour penser les discriminations racistes sur le territoire hexagonal. Ils raisonnent

---

<sup>68</sup> Picot, Pauline. « Quelques usages militants du concept de *racisme institutionnel* : le discours antiraciste postcolonial (France, 2005-2015) », *Migrations Société*, vol. 163, no. 1, 2016, pp. 47-60.

<sup>69</sup> Noël, Sophie. « Les éditeurs de critique sociale au tournant du XXI<sup>e</sup> siècle. Permanence et évolutions de l’édition politique », *Politiques de communication*, vol. 12, no. 1, 2019, pp. 175-203.

<sup>70</sup> Vareilles, Roman. « Le postcolonial comme moyen de mobilisation. Divergences stratégiques dans l’antiracisme en France », *Cultures & Conflits*, vol. 127-128, no. 1-2, 2023, pp. 39-58.

<sup>71</sup> Parmi eux le Parti des indigènes de la République (PIR), le collectif Brigade anti négrophobie (BAN), le Conseil représentatif des associations noires (CRAN), le Collectif contre l’islamophobie en France (CCIF).

en terme de « *continuum colonial* », faisant le lien entre l'histoire de la colonisation française, l'héritage de l'esclavage et les politiques discriminatoires envers les groupes sociaux racisés en France. Ces acteurs produisent alors une analyse systémique du racisme, parlant notamment de « racisme structurel » pour rendre compte du rôle « de l'État et de ses institutions en tant qu'acteurs centraux du système raciste », insistant sur le caractère indissociable du racisme et du colonialisme de l'État français.

Ces luttes utilisant des influences théoriques diverses, en rendre compte sous le terme de « discours antiraciste postcolonial » peut manquer de précision et porter à confusion dans la mesure où il ne s'agit pas d'une filiation académique pure, mais plutôt d'une sélection et inspiration. Cette notion permet toutefois de mettre en lumière une volonté de ces acteurs d'opérer une lecture des rapports de domination en France à l'aune de l'histoire coloniale, constituant une réception territoriale de ces paradigmes. Ces militant·es restituent une histoire « située et globale », c'est-à-dire qu'ils critiquent l'impérialisme et mettent en perspective les luttes de décolonisation des territoires marginalisés, la dimension géopolitique des rapports de domination. Les études décoloniales sont ainsi reprises avec notamment le concept de « colonialité du pouvoir ». On voit émerger de nombreux appels à « décoloniser » : l'Europe, le musée<sup>72</sup>, etc. Eve Tuck et Yang K.Wayne<sup>73</sup> parlent de métaphore de la décolonisation, qui selon elles ne peut servir qu'à illustrer un projet politique de restitution de terres et de savoirs aux populations autochtones ayant subi une colonisation de peuplement et ne peut être transposée à des luttes contre le racisme.

Romain Vareilles montre comment la référence coloniale constitue un répertoire d'action « vers un mode intellectuel »<sup>74</sup> avec un riche appareil théorique. En effet, il analyse dans ses travaux que contrairement au MIR qui utilise un répertoire d'action intellectualisé, le Mouvement de l'immigration et des banlieues (MIB) focalise son discours sur les luttes de « terrain », d'accès à la citoyenneté dans les quartiers marginalisés liés à l'histoire de l'immigration. Il utilise le paradigme de la classe tandis que le MIR utilise celui de la race. Romain Vareilles parle alors d'« une rupture entre deux visions de la société française : celle axée sur le postcolonial, qui induit l'usage de la notion de race, et celle construite dans un rapport territorialisé, centré sur un discours de classe. ». Il cite également Abdellali

---

<sup>72</sup> Vergès Françoise, *Programme de désordre absolu : Décoloniser le musée*, La Fabrique, 2023.

<sup>73</sup> Tuck Eve, Yang K.Wayne, *La décolonisation n'est pas une métaphore*, éditions Rot-Bo-Krik, 2022.

<sup>74</sup> *Ibidem*.

Hajjat qui a étudié comment les fondateurs du MIR ont surinvesti la question coloniale afin de se distinguer des groupes présents dans l'espace antiraciste et de se doter d'une certaine légitimité, celle-ci ayant un « intérêt symbolique ». Pauline Picot poursuit l'analyse de ce mode discursif comme étant une stratégie de différenciation de ces acteurs vis-à-vis des organisations préexistantes tels que SOS Racisme ou la Ligue internationale contre le racisme et l'antisémitisme. Ces derniers ayant une approche individualiste du racisme, compris comme une « représentation ou idéologie » (« *conception actuellement dominante car construite dans des échanges avec les pouvoirs publics pour l'élaboration des politiques de lutte contre le racisme et les discriminations* »), les nouveaux entrants ou « *outsiders* » de l'espace anti-raciste cherchent à se démarquer en adoptant une posture plus critique et radicale et cherchent à produire une définition politique « contre-hégémonique » du racisme en s'inspirant et diffusant les paradigmes post- et décolonial notamment.

Ainsi, le territoire hexagonal français n'ayant pas subi de colonisation de peuplement, les luttes décoloniales ne visent pas à récupérer des territoires. L'utilisation de la référence coloniale cherche à mettre en lumière l'histoire et la vie des groupes colonisés dont les descendants subissent des discriminations en France et de manière plus générale à réinvestir un récit colonial. Les ouvrages portant le label décolonial à la librairie s'inscrivent alors dans ces luttes. Cette intellectualisation amène par conséquent un propos théorique qui fait preuve d'une certaine cohérence et permet donc de rassembler tous ces courants théoriques sous le même label.

Ainsi, la décolonisation des savoirs dans un espace symbolique s'illustre par la prise en charge des acteur·rices avec le plus de capital culturel ayant procédé à une intellectualisation de leur rapport avec les productions théoriques des groupes minorisés. Ces acteur·rices en position de domination, comme la gérante de l'Affranchie, maîtrisent les enjeux et le lexique des questions décoloniales et anti-racistes propres aux milieux militants antiracistes mais tendent à reproduire les rapports de domination entre groupe majoritaire et groupe minoritaire selon la définition de Colette Guillaumin. Iels participent toutefois à l'émergence d'une "discours antiraciste postcolonial" en contribuant à diffuser les productions théoriques antiracistes, post- et décoloniales.

## Conclusion

Dans les librairies où l'enquête a été menée, la place donnée aux contenus participant à décoloniser les savoirs est variable, mais relativement faible en raison d'obstacles économiques, éditoriaux et surtout de « dispositions critiques et intellectuelles » inégalement distribuées. Les libraires avec le plus de capital culturel, installées dans des quartiers bourgeois (Meura et L'Affranchie), vont, dans leur discours, surinvestir la dimension symbolique de leur librairie et afficher un rapport fortement intellectualisé aux questions décoloniales, selon un idéal heuristique ou une volonté politique. Leur engagement à exposer des ouvrages décoloniaux est lié à un projet plus global de décentrement des savoirs dominants. La trajectoire de librairies comme Le Biglemoi permet quant à elle de mettre en lumière le rôle de la clientèle et du quartier dans l'identité de la librairie et de la nécessité d'une « spécialisation » dans les sciences sociales, voire le langage académique. La gérante de l'Affranchie librairie, en plus de maîtriser ce lexique et ces enjeux, de par son caractère militant, est la seule des trois à proposer un rayon de "littérature décoloniale ». Concrètement, ce label recouvre des courants théoriques, des penseur-euses et des militant-es aux profils et aux contextes d'énonciation hétérogènes, mais qui ont en commun la production d'une réflexion et d'une critique de l'ordre colonial européen qui impacte leurs vies, leur manière d'être, de penser. Dans un contexte français, « décolonial » sert toutefois principalement de marqueur, dans ces lieux symboliques et dans ces espaces militants, pour qualifier la nécessité de déconstruire et critiquer les rapports de domination racistes structurels. Il est aussi utilisé par la librairie comme un label à destination d'un public avec des capitaux culturels forts dans la mesure où il revêt un caractère stratégique de présentation et d'incitation à l'achat. Ainsi, la quête de décolonisation des savoirs dans les librairies est entreprise par des libraires qui diffusent les productions théoriques d'une minorité qui intellectualise sa position minoritaire.

# Sources

---

## Articles sur les librairies

### **L’Affranchie**

Di Crescenzo Camille, 2023, « Portrait. Dans sa librairie indépendante et féministe, Soazic Courbet ne donne la place qu’aux femmes, *France 3TV*, [consulté le 1 mai 2024].

<https://france3-regions.francetvinfo.fr/hauts-de-france/nord-0/lille/portrait-dans-sa-librairie-independante-et-feministe-soazic-courbet-ne-donne-la-parole-qu-aux-femmes-2711798.html>

Adèle Beyrand, 2021, « L’Affranchie, portrait d’une librairie qui a des choses à dire », *pépère News!* [consulté le 1 mai 2024]

<https://www.peperenews.fr/laffranchie-portrait-dune-librairie-qui-a-des-choses-a-dire/>

### **Le Biglemoi**

Hervine Mahaud, 5 juin 2020, « Lille. Mi librairie, mi salon de thé, Le Biglemoi va bientôt ouvrir à Fives », *Lille actu.* [consulté le 23 mai 2024]

[https://actu.fr/hauts-de-france/lille\\_59350/lille-mi-librairie-mi-salon-de-the-le-biglemoi-va-bientot-ouvrir-a-fives\\_34066882.html](https://actu.fr/hauts-de-france/lille_59350/lille-mi-librairie-mi-salon-de-the-le-biglemoi-va-bientot-ouvrir-a-fives_34066882.html)

### **Librairie Meura**

Matthieu Delcroix, 17 juin 2023, « Lille : lassée, Lilya Aït Menguellet va quitter la librairie Meura », *La voix du Nord.* [consulté le 23 mai 2024]

<https://www.lavoixdunord.fr/1341725/article/2023-06-17/lille-lassee-lilya-ait-menguellet-va-quitter-la-librairie-meura>

Julia Méreau, 7 mai 2009, « La librairie Meura s'est trouvé un avenir », *Nord éclair.* [consulté le 23 mai 2024]

[https://lille.maville.com/actu/actudet\\_-La-librairie-Meura-s-est-trouve-un-avenir\\_loc-924332\\_actu.Htm](https://lille.maville.com/actu/actudet_-La-librairie-Meura-s-est-trouve-un-avenir_loc-924332_actu.Htm)

---

## Sites internet

### Quartiers de Lille

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Quartiers\\_de\\_Lille](https://fr.wikipedia.org/wiki/Quartiers_de_Lille)

### Société

<https://www.societe.com/societe/l-affranchie-538862053.html>

<https://www.societe.com/societe/librairie-meura-319552543.html>

<https://www.societe.com/societe/librairie-cafe-le-biglemoi-881207393.html>

### Géoportail

<https://www.geoportail.gouv.fr>

## Bibliographie

Afresne, Laurent. « « Épistémologies du Sud » au Nord. La réception et les usages de l'œuvre de Boaventura de Sousa Santos en France », *Zilsel*, vol. 9, no. 2, 2021, pp. 143-186.

Ali, Zahra, *Féminismes islamiques*, Paris, La Fabrique, 2012.

Boidin Capucine, « Études décoloniales et postcoloniales dans le débat français », *Cahiers d'Amérique latine*, vol. 3, no 62, 2009, p. 129-140.

Bosser, Sylvie, et Sophie Noël. « Robert Escarpit, précurseur de l'approche socio-économique du livre », *Communication & langages*, vol. 211, no. 1, 2022, pp. 3-19.

Bourdieu Pierre, *Language et pouvoir symbolique*, Points Essais, 2014.

Burnautzki, Sarah. « 5. Transferts de pratiques militantes et circulations littéraires des critiques *black feminist* dans le contexte francophone », Guillaume Bridet éd., *Dynamiques actuelles des littératures africaines. Panafricanisme, cosmopolitisme, afropolitanisme*. Karthala, 2018, pp. 75-91.

Chakravorty Spivak Gayatri, *Les subalternes peuvent-elles parler ?* Éditions Amsterdam, 2020.

Chabault Vincent, *Librairie en ligne : sociologie d'une consommation culturelle*, Presses de Science Po, 2013.

Cleuziou, Juliette. « Cahiers Genre et Développement, N° 7, 2010 Christine Verschuur (dir.). Genre, postcolonialisme et diversité des mouvements de femmes », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 32, no. 2, 2013, pp. 104-107.

Colin Philippe, Quiroz Lissel, *Pensées décoloniales : Une introduction aux théories critiques d'Amérique latine*, Editions zones, 2023.

Collier, Anne-Claire. « La traduction manquée d'Edward Saïd en France », *Sociologie*, vol. 11, no. 4, 2020, pp. 399-413.

Crenshaw Kimberlé W, *Intersectionnalité*, Éditions Payot, 2023.

Dayan-Herzbrun, Sonia. « Présentation », *Tumultes*, vol. 31, no. 2, 2008, pp. 5-8.

De Sousa Santos, Boaventura, João Arriscado Nunes, et Maria Paula Meneses. « Ouvrir le canon du savoir et reconnaître la différence », *Participations*, vol. 32, no. 1, 2022, pp. 51-91.

Dufoix Stéphane, *Décolonial*, Paris, Anamosa, 2023.

Eched, Yaël. « « Se déconstruire ensemble » : la formation à l'antiracisme comme outil de maintien de l'ordre racial », *Nouvelles Questions Féministes*, vol. 42, no. 1, 2023, pp. 14-30.

Hennion Antoine, « Une sociologie de l'intermédiaire : le cas du directeur artistique de variétés », *Sociologie du travail*, 1983, vol. 25-4, pp. 459-474.

Falquet, Jules. « Chapitre 5. Et la dynamique des rapports sociaux imbriqués créa les femmes. Une analyse matérialiste, imbricationniste et décoloniale du sexe », Patricia Lemarchand éd., *Qu'est-ce qu'une femme ? Catégories homme/femme : débats contemporains*. Éditions Matériologiques, 2023, pp. 107-130.

Fanon Frantz, *Peau noire, masques blancs*, Paris, Ed. du Seuil, Collection Le Point, 1972.

Galison P., Stump D. J. (dir.), *The Disunity of Science: Boundaries, Contexts, and Power*, Stanford (CA), Stanford University Press, 1996.

Godrie, Baptiste, Maïté Juan, et Marion Carrel. « Recherches participatives et épistémologies radicales : un état des lieux », *Participations*, vol. 32, no. 1, 2022, pp. 11-50.

Gordon, Lewis R. « Décoloniser le savoir à la suite de Frantz Fanon », *Tumultes*, vol. 31, no. 2, 2008, pp. 103-123.

Guillaumin Colette, *L'idéologie raciste*, Gallimard, 2002.

Haraway Donna, « Situated Knowledges: The Science Question in Feminism and the Privilege of Partial Perspective », *Feminist Studies*, Vol. 14, No. 3, 1988, pp. 575-599.

Karpik Lucien, *L'économie des singularités*, Paris, Gallimard, 2007.

Latour Bruno, *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*, Paris, La Découverte, 1991.

Luste Boulbina, Seloua. « Décoloniser les institutions », *Mouvements*, vol. 72, no. 4, 2012, pp. 131-141.

Moura, Jean-Marc. « Littérature et postcolonialismes », *Mouvements*, vol. s1, no. HS, 2011, pp. 29-35.

Noël, Sophie. « L'engagement par la traduction. Le rôle des petits éditeurs indépendants dans l'importation des ouvrages de sciences humaines », Gisèle Sapiro éd., *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*. Ministère de la Culture - DEPS, 2012, pp. 273-295.

Noël, Sophie. « Maintenir l'économie à distance dans l'univers des biens symboliques : le cas de l'édition indépendante « critique » », *Revue Française de Socio-Économie*, vol. 10, no. 2, 2012, pp. 73-92.

Noël, Sophie. « Le petit commerce de l'indépendance. Construction matérielle et discursive de l'indépendance en librairie », *Sociétés contemporaines*, vol. 111, no. 3, 2018, pp. 45-70.

Noël, Sophie. « Les éditeurs de critique sociale au tournant du XXIe siècle. Permanence et évolutions de l'édition politique », *Politiques de communication*, vol. 12, no. 1, 2019, pp. 175-203.

Peñafiel, Ricardo. « Luttés sociales et subjectivations politiques en Amérique latine : expropriations, récupérations et réinventions des savoirs sur « soi » », *Mouvements*, vol. 72, no. 4, 2012, pp. 69-78.

Picot, Pauline. « Quelques usages militants du concept de *racisme institutionnel* : le discours antiraciste postcolonial (France, 2005-2015) », *Migrations Société*, vol. 163, no. 1, 2016, pp. 47-60

Picot, Pauline. « « Intellectualiser la révolte » : trajectoires de militant-e-s antiracistes post-et décoloniaux·ales », *Mouvements*, vol. s2, no. HS, 2022, pp. 140-152.

Rochlitz, Rainer. « Traduire les sciences humaines », *Raisons politiques*, vol. no 2, no. 2, 2001, pp. 65-77.

Santana, Verônica, et Héloïse Prévost. « Femmes rurales en mouvement : une démarche épistémologique féministe décoloniale au moyen du film participatif », *Participations*, vol. 32, no. 1, 2022, pp. 183-211

Sapiro, Gisèle. « Les obstacles économiques et culturels à la traduction », Gisèle Sapiro éd., *Traduire la littérature et les sciences humaines. Conditions et obstacles*. Ministère de la Culture - DEPS, 2012, pp. 25-53.

Tuck Eve, Yang K.Wayne, *La décolonisation n'est pas une métaphore*, éditions Rot-Bo-Krik, 2022.

Vareilles, Roman. « Le postcolonial comme moyen de mobilisation. Divergences stratégiques dans l'antiracisme en France », *Cultures & Conflits*, vol. 127-128, no. 1-2, 2023, pp. 39-58.

Vergès Françoise, *Programme de désordre absolu : Décoloniser le musée*, La Fabrique, 2023.

W. Lizé, D. Naudier, O. Roueff, *Intermédiaires du travail artistique, à la frontière de l'art et du commerce*, Paris, La Documentation française / DEPS, coll. « Question de culture », 2010

Wenceslas Lizé, Delphine Naudier, Séverine Sofio, dirs, *Les Stratèges de la notoriété. Intermédiaires et consécration dans les univers artistiques*, Paris, Éd. des Archives contemporaines, 2014

« Décoloniser les savoirs. Internationalisation des débats et des luttes », *Mouvements*, vol. 72, no. 4, 2012, pp. 7-10.

## Encadrés

Encadré 1 : Les études postcoloniales..... page 6

Encadré 2 : Les études décoloniales..... page 7

Encadré 3 : Enquêter en position de domination: la corporéité du savoir..... page 18

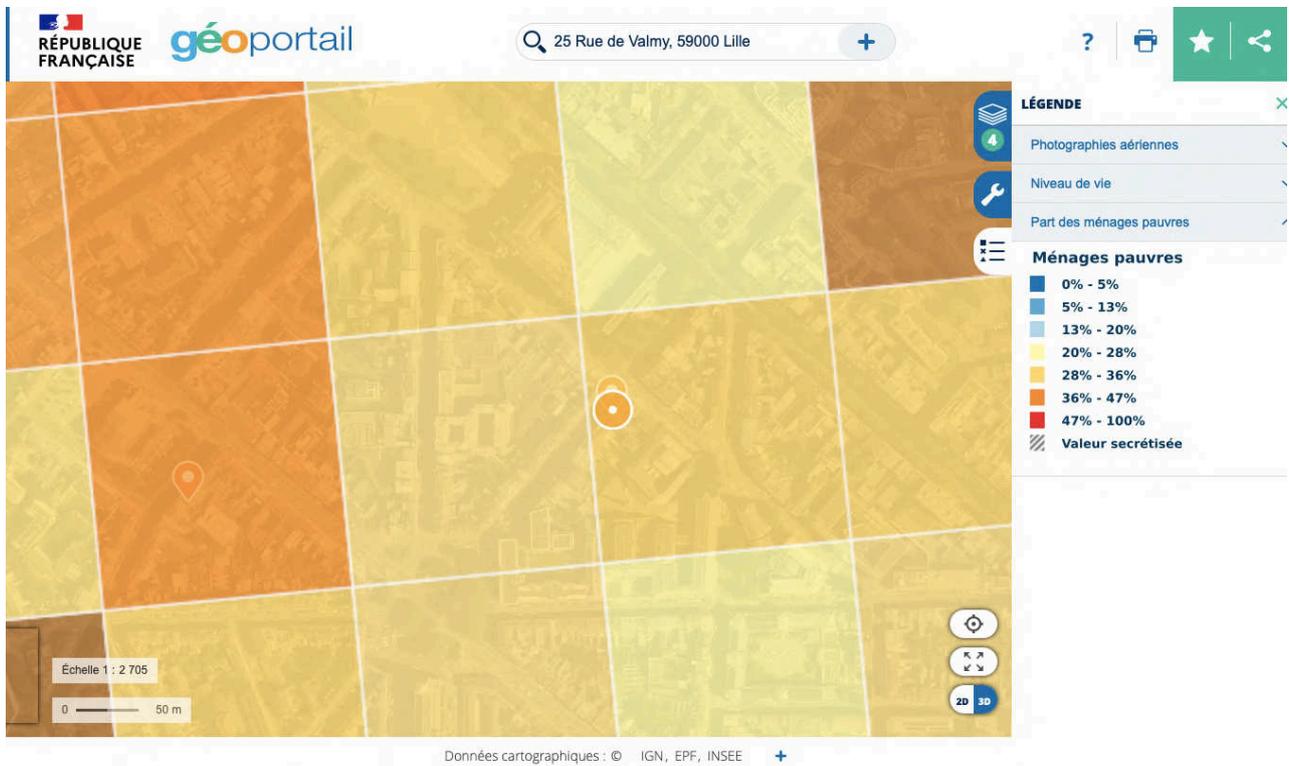
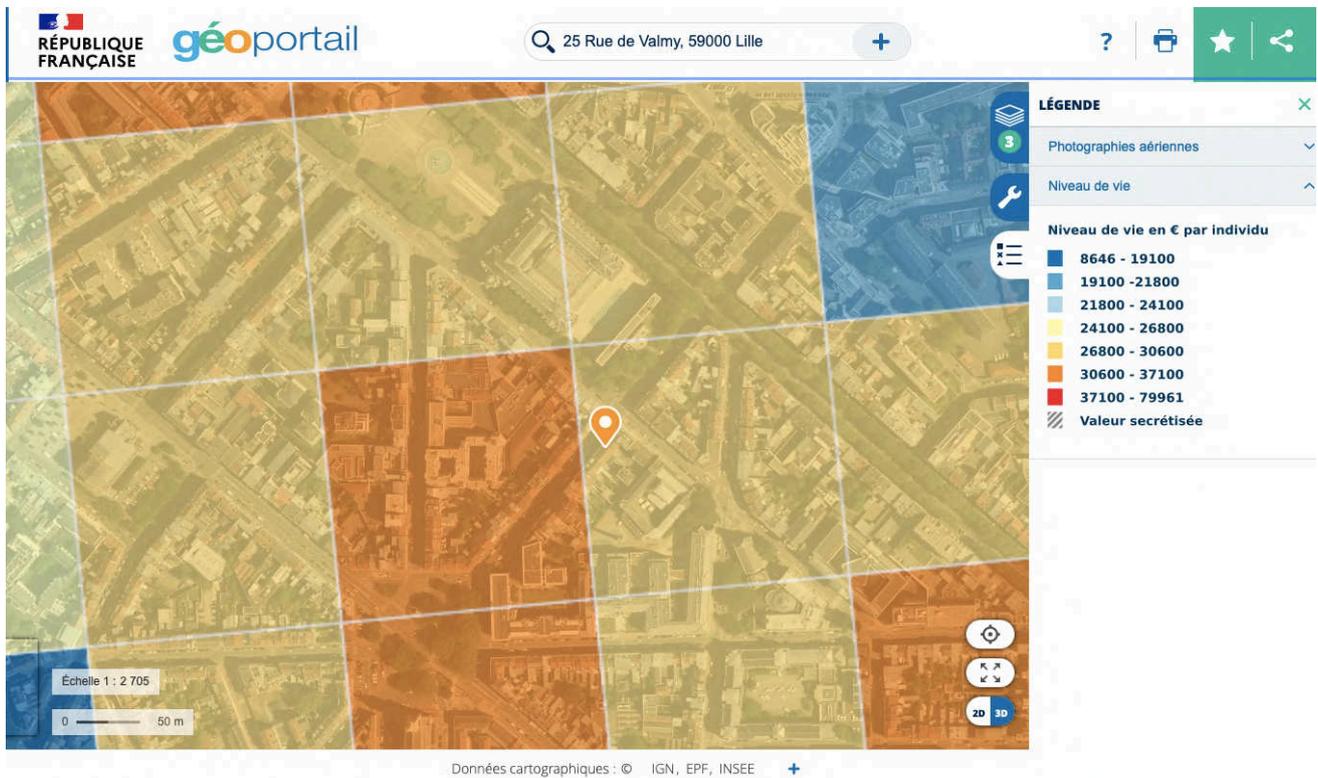
## Annexes

Données cartographiques des quartiers des librairies

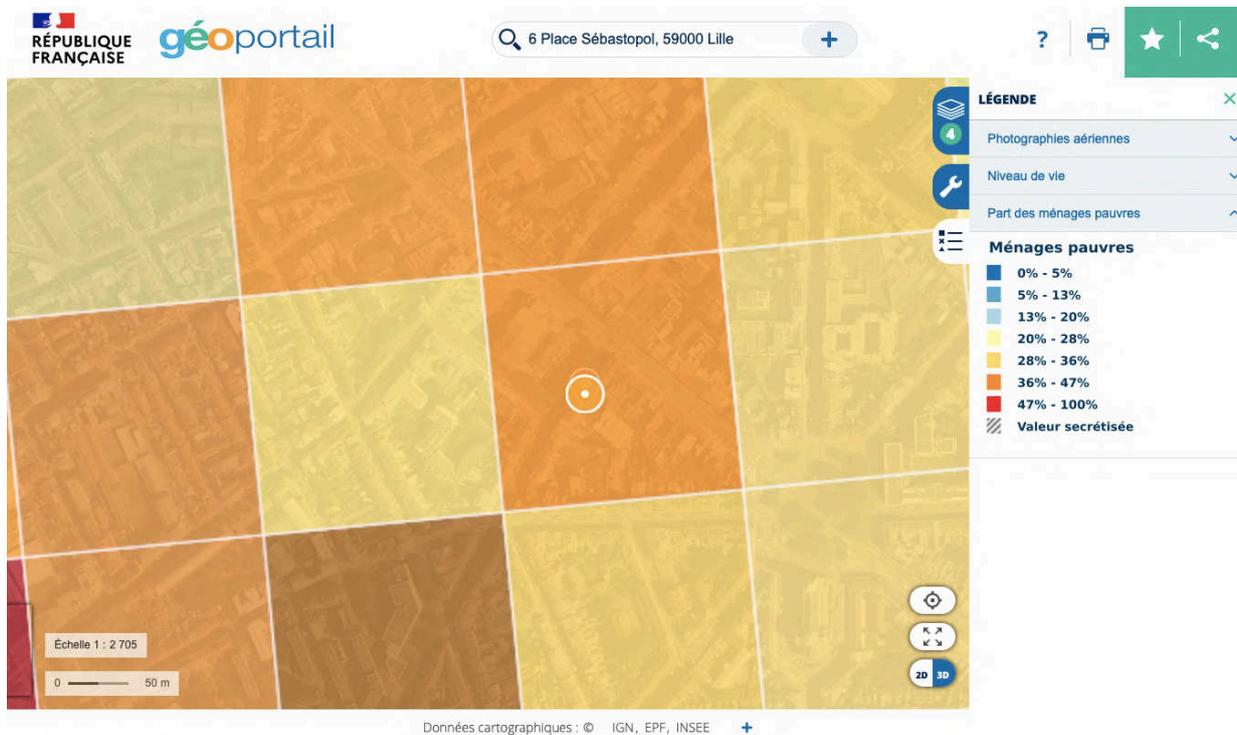
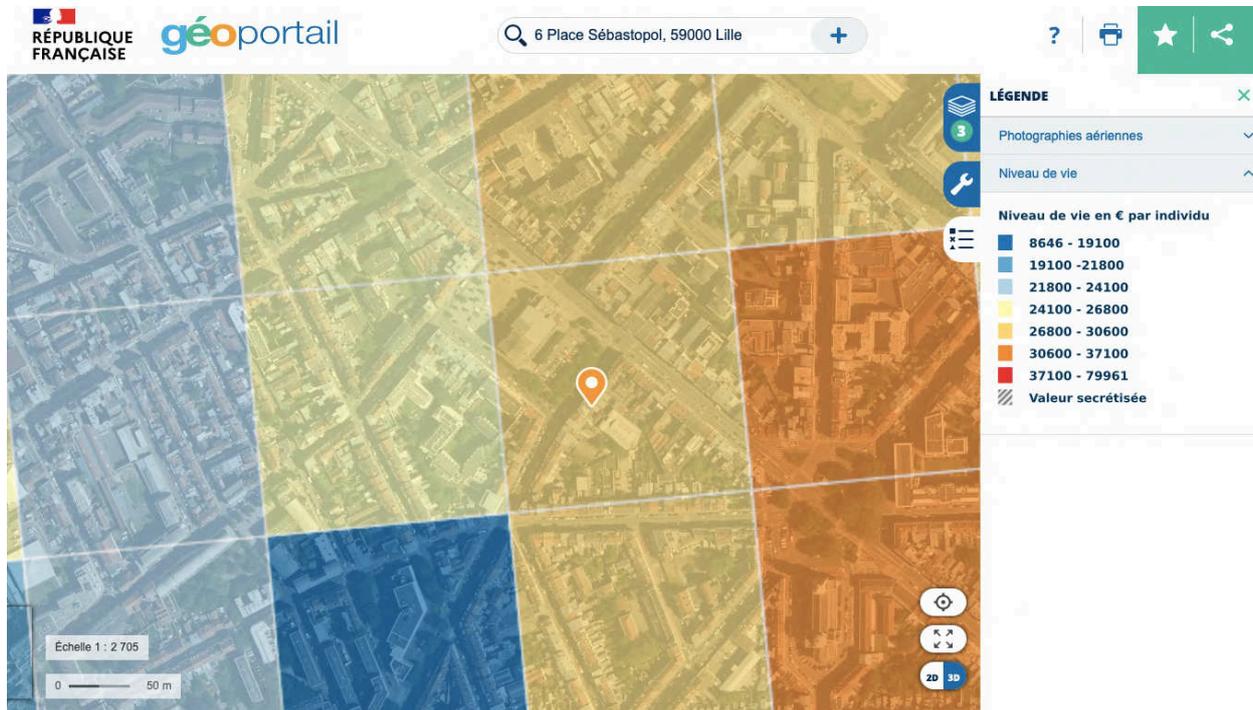
Rôle du capital culturel dans la mise en avant de contenus décoloniaux

Entretien L'Affranchie

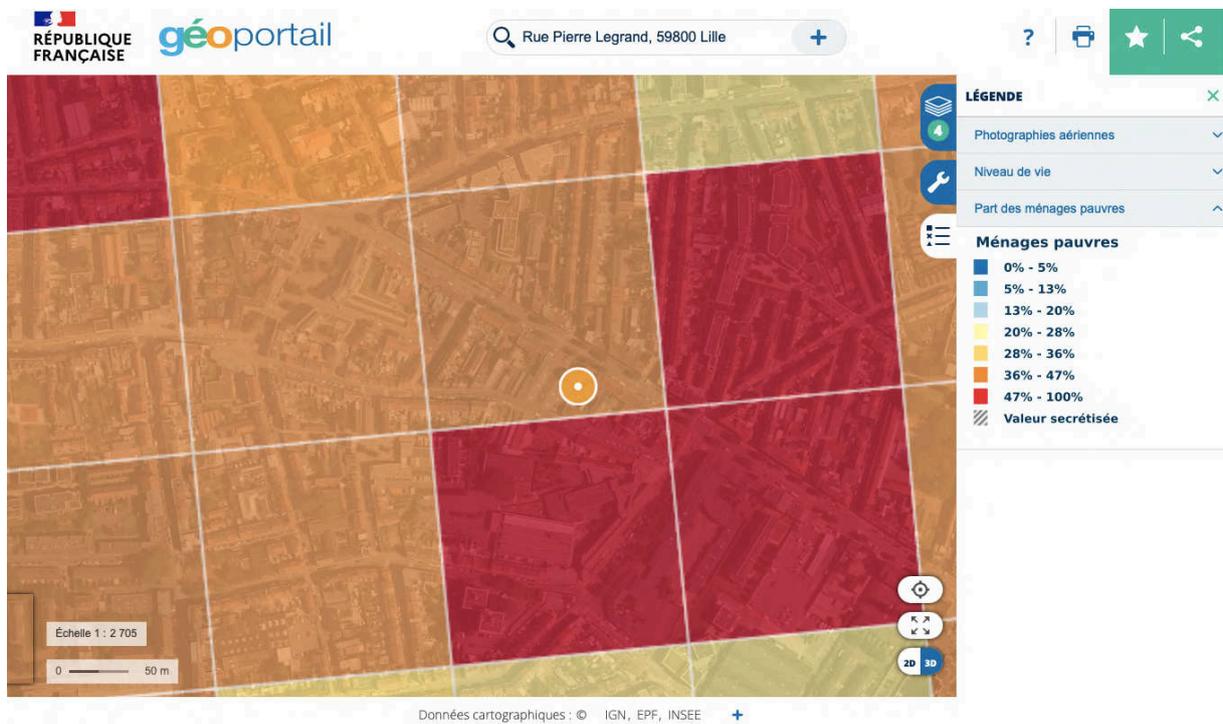
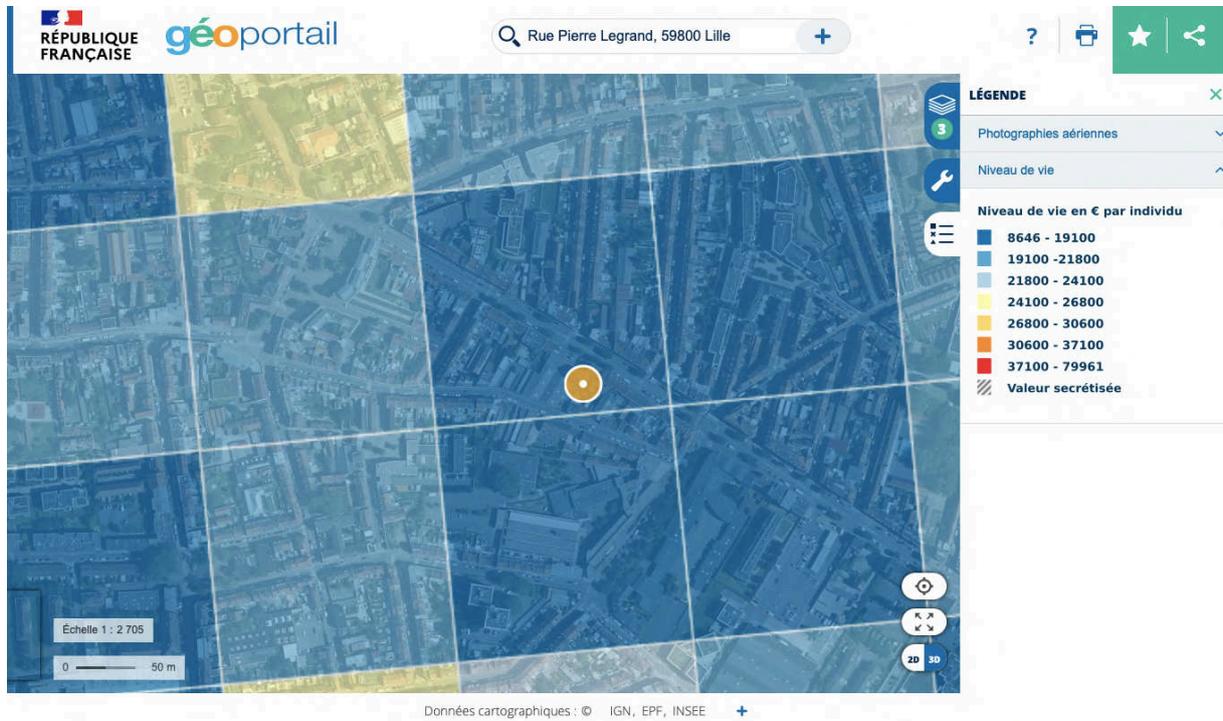
# Librairie Meura



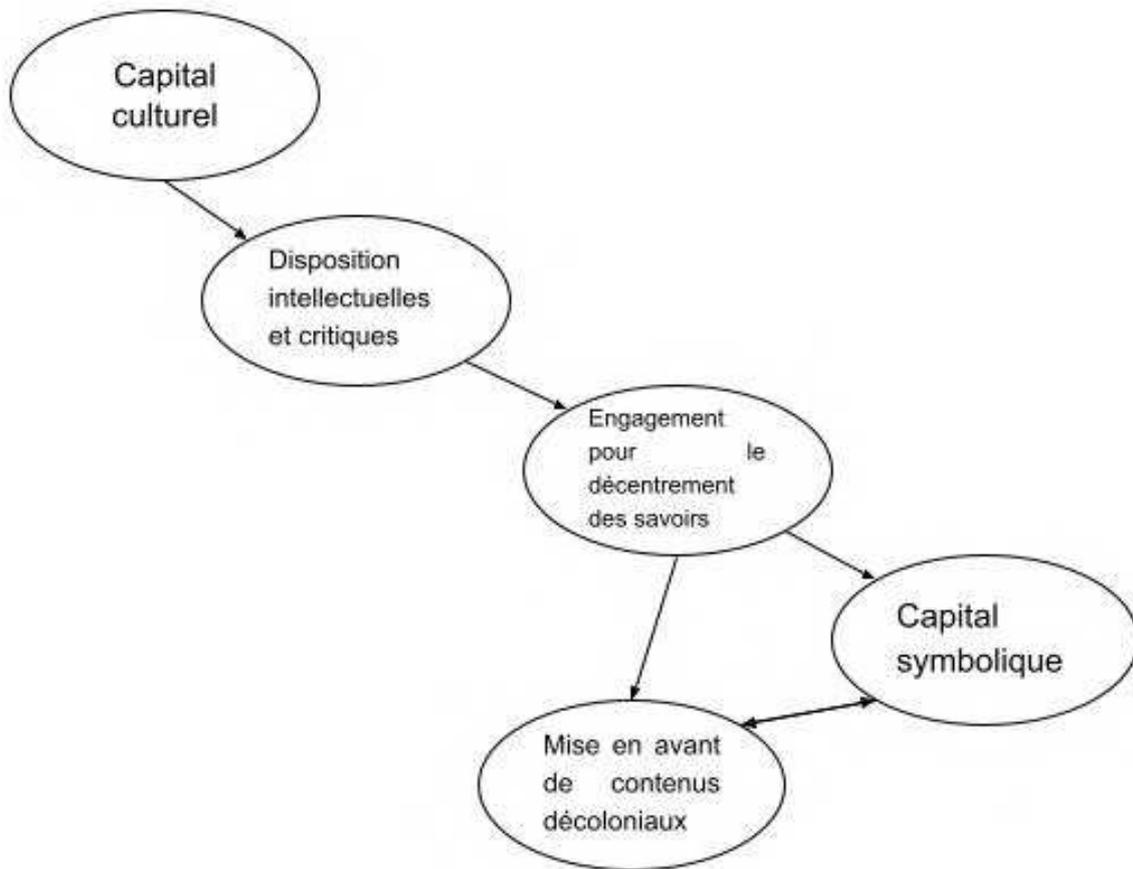
# L'Affranchie librairie



# Librairie Le Biglemoi



## Rôle du capital culturel dans la mise en avant de contenus décoloniaux



Source : Mathilde Desjeunes

## Entretien L'Affranchie

Hors enregistrement : question de la genèse et des premières dynamiques de la librairie

Soazic : Donc ça ça a vraiment été les premières dynamiques mais qui se sont construites vraiment avec ma construction de mes féminismes en fait, de mes intérêts au fur et à mesure, de ma compréhension DES, d'abord du féminisme puis DES féminismes mais d'abord tout comme la plupart de la France en fait à ce moment là qui a évolué au pas à pas. D'abord on parle de soi, de se problématiques; je sais qu'on a passé beaucoup de temps à parler des masuclinés au début, parce que je sais que vraiment je pouvais pas parler aux hommes sans m'énerver, et c'était problématique parce que ça faisait pas avancer l'histoire. Et petit à petit on a tous avancé ensemble et après c'est devenu plus impliquant, vraiment on s'est construites avec le public en fait, y'avait d'abord une petite caisse de cette étagère là puis c'était toute l'étagère, puis je l'ai déménagé là, puis ça a pris tout le mur. Ça a pris 8 ans mas ça a pris un peu de temps. Et en fait tout est sélectionné ici : y'a pas un livre où je saurais pas vous dire pourquoi il est là. Parce que je n'accepte pas du tout les offices, c'est-à-dire les sélections de nouveauté, donc je regarde tout. Et donc dès le début il a fallu me dire « c'est quoi qui m'intéresse » c'est pour ça l'Affranchie ça part vraiment de ma déconstruction. Donc maintenant on est en train de me laisser tranquille et la librairie vit sa vie mais au début c'était comme ça. Donc au début j'ai vu que j'en avais rien à faire de ce que les hommes pouvaient penser de nos idées et nos engagements. Donc le premier engagement ça a été de ne pas avoir d'hommes hétéro cisgenre, ensuite ça a été de favoriser les femmes, personnes non-binaires et trans, puis petit à petit en fait heureusement dans les publications il y a eu des personnes racisées et j'ai pu commencé à recevoir des rencontres, des autrices pour des rencontres. Donc ça a d'abord été les personnes noires, qui a permis à toute une communauté de découvrir la librairie, d'être présente dans la librairie, et en grande majorité pour les rencontres, donc c'est super important. Et c'est en discutant des enjeux et de comment en tant que personne blanche qui aide la visibilité, bah je pouvais faire ma part aussi de visibilité pour les personnes qui galèrent à en avoir. Mais en France c'est resté beaucoup d'abord pour les personnes noires, porté par le mouvement Adama, par le mouvement contre les violences policières, ça a été vraiment un terrain que les maisons d'édition ont vraiment beaucoup pris. En délaissant en fait toutes les autres personnes racisées au final. Très très peu de visibilité ... fin je me rappelle que j'ai reçu Joohee Bourgain qui avait fait un livre sur l'adoption internationale, bah je pense vraiment que c'était la toute première fois que je recevais une autrice et que je lisais un livre d'une personne... alors certes dans un programme d'adoption internationale, donc elle est française, mais elle est née en Corée. Pour le coup, on n'avait pas du tout d'autres livres de ce profil là donc c'est ce qui a permis après d'être d'autant plus sensible à ces parcours, d'adoption certes mais pas que : des romans qui proposent d'autres parcours de déplacés, on a reçu Émilie Thon qui lui son père a été un déplacé du Vietnam, c'est plein de.. c'est extrêmement rare en fait. C'est vraiment des récits qu'il faut aller chercher en fait. Et avec le temps ce qui est hyper chouette c'est que je connais très bien les maisons féministes, les vraies belles maisons, et que y'a eu un intérêt commun sur la visibilité de celles-ci, ces expériences — et notamment avec les éditions « Hors d'atteinte » à Marseille, on est hyper proches — et qui participent en fait à donner de la place à des écritures de personnes qu'on attend pas dans l'écriture. Donc Erika Muniz, qui est noire bon mais qui est islameuse, qui s'attendait pas du tout à écrire un livre et qui a été attrapé au vol par l'éditrice et qui a dit "si t'as des chose à dire vas-y,

vas-y ». Et nous on est hyper sensible à ça. Après j'avoue que en tant que personne blanche, je dois faire hyper attention à ne pas oublier de laisser la place, parce que spontanément toute personne va faire ce qu'elle connaît et ce qui lui ressemble et donc y'a des moments où c'est plus facile en fait de faire des programmations complètes avec des personnes blanches, parce que c'est les plus visibles, c'est ceux dont on parle le plus souvent, etc. Et que y'a malgré tout vraiment un concept daller vers les personnes qui nous ressemblent et donc ça va pas être spontanément à moi qu'on va présenter des projets qu'on n'a jamais mis en avant. Et donc j'essaie vraiment au maximum de me rappeler que j'oublie et d'avoir vraiment mes lunettes « diversité » : alors ça paraît un gros mot etc. mais c'est un peu comme les lunettes de genre : c'est se dire « eh regarde ta prog' est ce que t'as fait suffisamment ta place » et bah voilà. Et je trouve qu'au final on s'en sort pas trop mal même si j'adorerais qu'il y ait beaucoup plus de récits encore proposés. Mais en fait la vraie question c'est ce qui est édité quoi, qui a la place de dire quoi, parce que c'est un peu toujours les mêmes... et même si on a une tendance à penser que les personnes noires ont beaucoup plus de visibilité, bah ça reste encore moindre par rapport à.. puis évidemment les problématique des personnes noires ne correspondent pas à toutes les problématiques des personnes racisées. Après, c'est difficile parce que le public blanc n'est pas toujours très curieux en fait. Et même si on n'est pas concernés... je sais que j'ai eu plein de rencontre où j'étais pas directement concernée et où vraiment, quand on a reçu Fatima Ouassak, Marie Da Dilva, quand on a eu... bah Joohee — c'était une rencontre hyper forte parce qu'elle était encore fort en colère, y'avait tout un *proces* encore, ça lui faisait du bien de pouvoir se cacher dans un espace *safe* avec beaucoup de personnes concernées, présentes — bah ce sont des moment qui déplacent en fait. Ça permet d'ouvrir son cerveau à d'autres réalités.. donc ouais.. C'est à chaque fois... et pour autant je vois bien en fait que ça demande beaucoup d'accompagnement aux libraires ces fonds là.

- Comment ça ?

- On doit les amener. Après je trouve que c'est intéressant, par exemple bell hooks. Alors, ouais c'est LE best seller, alors déjà *La volonté de changer* je trouve que tous les mecs l'ont. Alors que *Les couilles sur la table* ça a pas été aussi.. c'était plutôt les compagnes, soeurs, maman qui les offraient : c'est intéressant de se poser la question pourquoi des hommes vont jusqu'à acheter des récits d'une femme noire juste parce que ça parle de leur place.. fin ouais de temps en temps c'est vraiment questionnable, après tant qu'ils achètent des maisons indépendantes et tout ça, ils dépensent leur argent hein. Mais le cas bell hooks il est intéressant. Parce que typiquement *À propos d'amour* c'est LE best seller, mais est-ce que ces personnes qui achètent elles ont lu le reste ? Est-ce elles se rendent compte de la portée très précise de ses propos ? Ou est-ce qu'elles effacent ce qui ne les concernent pas et vont vraiment juste prendre ce qui leur fait du bien...

- Et évacuer la question politique...

- Exactement, parce quand on voit *Ne suis-je pas une femme*, *De la marge au centre*, ce ne sont pas des *best-seller* mais *À propos d'amour* oui parce que c'est en plein dans la révolution romantique. Après si si Rokhaya Diallo est une très bonne vendeuse, mais après c'est encore une fois la question des afro péennes et des afro américaines, en France on a pas mal de déséquilibre. Plus on rentre dans les sujets précis plus on le voit, en France on a tendance à dire que la pensée noire c'est afro-américain alors que pas du tout en fait, fin ... elle travaille beaucoup dessus. Après voila. Ouais... je suis toujours..embêtée quand je vois

qu'au fur et à mesure du temps il peut y avoir des rencontres par des personnes racisées et que y'a que des personnes blanches dans la salle. Là je me demande en fait : pourquoi ?

- Vous avez une clientèle blanche ?

- Bah pas systématiquement... ça dépend des sujets. Mais avec Christelle Murhula qui écrit sur les *Amours silencieux* : donc comment la révolution romantique touche seulement certaines personnes, et qu'on oublie — parce quelle est concerné c'est une femme noire-bah le fétichisme qui peut être dirigée vers d'autres femmes racisées évidemment. Donc elle se positionne vraiment à cet endroit là évidemment. Et j'étais persuadée qu'on serait vraiment, comme pour d'autres rencontres en majorité noire, et en fait pas du tout, c'était vraiment les personnes qui se sont senties, à l'époque concernées sur cette révolution romantique, c'est-à-dire des personnes blanches et bourgeoises, et qui de ce fait, c'était même gênant parce qu'il y a la question de comparer le fait d'être noire au fait d'être rousse par exemple, voilà. Et ça c'est des moments je pensais jamais les revivre autant d'années après. Parce que des personnes qui sachent pas encore, ça peut exister, mais après autant de rencontres et tout. Donc là ok en fait c'est un public qui vient que parce qu'on ne parle d'amour et qui n'a pas encore réfléchi à sa position de personne blanche ou qui se permet de faire des réflexions comme ça, de comparer.. mais Christelle Murhula elle lui a répondu mais tellement brillamment. J'avoue que je suis un peu restée scotchée de l'audace; et ça c'est arrivé à plusieurs reprises : dès qu'on parle d'amour, le public est blanc. Par contre la on a reçu Kiyémis sur le roman sur sa grand mère, qui s'appelle *Et, refléurir*, et là trop contente : 3/4 des personnes racisées, donc métisses ou noires, et c'est vraiment trop bien parce qu'en plus des personnes qui viennent sur les premières rangs, les personnes blanches, derrière, vraiment ont trouvé quelque chose qui... qui est normal en fait dans ces rencontres là.

- Comment vous faites pour trouver l'équilibre entre vente et défense de conviction/de mise en avant ouvrages et le fait que le public n'est pas prêt ?

- Bah en fait on persuade dans le sens où on fait des piles et on les laisse longtemps les livres. Je sais qu'à l'époque ou est paru *L'abécédaire des féminismes populaires*, qui est super parce que vraiment c'est donner toute l'ampleur non pas à cette fameuse intersectionnalité qui malheureusement a été galvaudée par.. comme d'habitude quoi des termes qui perdent de leur force poétique, et qui la montrait exactement de quoi on parlait quand c'était féminisme avec un « s ». Et on l'a laissé, on l'a laissé et de temps en temps il retourne sur la table juste pour valoriser le travail. Après le fait d'en organiser souvent sur des propos différents... là on a fait un travail sur *Rentrer en pédagogie anti raciste*, on donne de la visibilité sur le podcast. En fait des fois, ouais y'a peut être moins de monde ici mais on sait que ya 1000 écoutes sur le podcast en plus. Et puis après bah la vous le voyez le rayon "littérature décoloniale" il est pas grand, il tourne très très bien. Il est pas grand, on a tout ce qui sort.. sans être non plus très être pointu parce que j'ai pas l'argent pour le moment de mettre des stocks très importants. Et surtout dans nos lectures on ne fait pas.. en fait quand on nous demande des conseils on va mélanger en fait. Ya beaucoup de gens qui veulent de histoires, y a des problématiques, et on s'arrête pas à ce qu'on pourrait penser qu'ils aient envie de lire. On essaie de leur ouvrir des perspectives. Ouais bah c'est tout le travail très subtil, d'amener les gens à voir des choses qu'ils voient nulle part en fait. Voilà je sais pas dans « les parcours émancipateurs » bah c'est pas parce qu'en fait on parle de femmes etc qu'on a pas des romans qui peuvent être cool avec des personnages d'hommes. Bah je parlais de celui d'Émilie Ton qui parlait de son père déplacé du

Vietnam, bah c'est super intéressant d'avoir un père qui se confie, qui parle de ses émotions, de ses traumatismes. Donc voilà on est un peu filoutes, on essaie en tout cas. Sinon ouais, je pense on investit dans des fonds, on achète des livres on sait très bien qu'ils vont pas bouger tout de suite. Après je sais Maya Angelou.. fin ya des autrices qui malgré tout se vendent très très facilement et on essaie... « ah bah si vous avez aimé ça ça pourrait peut être vous plaire... »

- C'est un travail de persuasion ?

- Ouais, en tout cas de.. d'attiser leur curiosité, je pense qu'on est plutôt sur quelque chose comme ça « mais vous verrez ça va vous plaire » après on a de la chance, ça va être sur la poésie, les essais en général c'est des personnes qui ont déjà des idées en tête. Mais après quand on fait des piles, bah voilà les gens ils nous font confiance. Voilà, c'est des fonds qui demandent beaucoup de travail, mais on y va petit à petit, et ça dépend des possibilités, des sollicitations. Mais on essaie au maximum.. mais bon c'est des apprentissages de tout le temps : on sera mieux dans un an. Plus le temps passe, plus on a lu et plus on peut théoriquement accompagner le plus grand nombre, ça vient beaucoup de nos lectures, on a pas de formations des choses comme ça : on lit et on transmet après.

- Quand un livre vous plaît vous le mettez en avant, et si ça vend pas tant pis ?

- Ouais carrément. Après en général on a énormément de chances, quand on met en avant en coup de coeur, sur Instagram par exemple, on a des ventes, on a une force de prescription assez forte.

- Le public il vous fait confiance..

- Ouais. Ouais, bah à force. On a quand même cette chance là. Après on la prend pas pour acquise et on vend moins, mais c'est pas tombé dans l'oreille de.. fin ya beaucoup d'enregistrements, de gens qui gardent pour garder pour plus tard....Mais il manque des références : on a encore beaucoup de choses.. d'absents, de titres qu'on devrait avoir dans des maisons d'édition mais qu'on a pas.

- Vous pouvez pas tout avoir après...

- Bah on peut pas tout avoir mais ça serait bien qu'on ait plus de choix quand même. Et puis quand mes que les personnes racisées puissent se retrouver dans des projets ou elles ne seraient pas seulement des personnes racisées. C'est Kaoutar Harchi dans son avant dernier livre qui parle de ça : « pourquoi parce que systématiquement j'ai l'air maghrébine, et qu'elle l'est, qu'on s'attende à ce que je parle de ça : j'ai aussi le choix de parler d'autres choses et que ça rentre en ligne de mire ». Mais ya tellement peu de visibilité qu'on est pas encore là. Je pense, qu'ils puissent juste écrire, c'est qu'on attend d'eux un enjeu politique quoi.

- Et dans la littérature

- En roman ? Bah le rayon roman était inexistant ya 2-3 ans. On a eu une subvention par la région Haut de France pour développer la poésie. Pour le moment on a surtout développé des récits lesbiens, c'est vraiment une demande très forte qu'on a ici. Alors si vous faites « racisées » et « lesbien » alors euh vraiment il doit y en avoir un \*rires\*.

Très très rare. Chaque année on se met des objectifs bibliographiques et c'est vrai qu'en traduction on a des choses extrêmement intéressantes mais ça va être vraiment que quelques références.. mais vraiment très très bien ! Donc on préfère pour le moment de rester comme ça parce que j'ai pas non plus les moyens d'acheter des stocks illimités. On développe mais petit à petit. Ça nous demande à chaque fois de nous installer et de faire des enquêtes très poussées.

- Vous prenez les catalogues ou vous avez un diffuseur ?

- Un diffuseur. Dans votre recherche ce qui peut être intéressant c'est que vous alliez voir le diffuseur Hobbo : qui est anti-raciste, féministe, anarchiste. Et dans les maisons d'édition je sais pas par exemple vous pouvez aller voir les éditions Piquier qui sont spécialisés de l'Asie. Après pour les littératures noires y'a eu un gros coup de visibilité donc ça s'est beaucoup développé ces dernières années et c'est plutôt pour les autres origines ou c'est plus difficile quoi.

## Résumé du mémoire

Ce mémoire cherche à interroger la réception des appels décoloniser le savoir dans les librairies indépendantes en étudiant les discours et les pratiques des libraires. Il s'agit d'observer la place qui est donnée aux contenus décoloniaux dans les espaces symboliques que sont les librairies ainsi que d'analyser ce que revêt le label « décolonial » .

Mots-clés :

- Décolonial, Postcolonial
- Paradigme dominant
- Épistémologie
- Espace
- Capital symbolique, capital culturel